Yves-Ferdinand Bouvier

NOUVEAU BARBARE



24 leçons de savoir-revivre

CAMPIONI

nouveau Barbare

24 leçons de savoir-revivre

CAMPIONI

NOUVEAU BARBARE

24 leçons de savoir-revivre

Yves-Ferdinand Bouvier

© 2021 CAMPIONI Éditions-Productions SARL
<campioni.editions@ymail.com>

Tous droits réservés (article L. 122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle). Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'éditeur est illicite ; cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du CPI.

ISBN 979-10-94758-18-2

CAMPIONI

NOUVEAU BARBARE

24 leçons de savoir-revivre

Yves-Ferdinand Bouvier



Du même auteur

Aux éditions Bartillat :

Serge Gainsbourg. L'Intégrale et cætera (2005, rééditions 2009 et 2020)

Aux éditions Campioni :

La Rime pratique pour les auteurs de chanson et de poésie sonore (2010)
Space Hotel (The Space Hotel Song Book) (2011)
Voyage au centre du monde (101 histoires pour les nuits sans télé) (2011)
Le Roman de la réalité (3 histoires presque vraies) (2013)
Arc-en-terre (77 poèmes pour une vie plus belle) (2013)
Le Club des rêveurs (Cruci-fiction du bonheur) (2014)
Chants intérieurs (100 poèmes pour que ma joie demeure) (2014)
Nom de Dieu ! (111 oraisons fiévreuses) (2015)
La Preuve par l'œuf (3 histoires de couple) (2015)
Le Manteau de joie (2 vies sans histoires) (2016)
Chants charnels (73 prières païennes) (2016)
Vivre enfin à fond ! (36 façons de se décomplexer) (2017)
Le Miroir humain (99 reflets de conscience) (2017)
Petits Poèmes de petites morts (101 poèmes de jeunesse) (2018)
Sur le bout de l'échelle (222 texticules pour les jours sans vertige) (2018)
Poèmes de mon jardin (101 fruits frais de l'agriculture poétique) (2018)
La Danse des éléphants ou l'Afrique à domicile (2018)
Poèmes à croquer (101 recettes à dévorer des yeux) (2019)
Poèmes vrais (100 visages de la vérité) (2019)
On en apprend toutes les nuits ou les Séquelles du futur (2019)
Sous le grand ciel rosé d'un envol de flamants (50 destinées de plume et de vent) (2019)
Nouvelles du passé (4 histoires d'hier racontées aujourd'hui) (2020)
L'Agnelle et la professoresse (2 tranches de vie saisies à point) (2020)
La Voix des mots (111 poèmes en forme de chanson) (2020)
Longue vie au doute ! (101 questions autosolubles) (2020)
Contes de ma tante (33 problèmes de genre et leur résolution) (2021)
L'Homme achète de tout (120 chansons pour les yeux) (2021)
Je me souviens de moi ou l'Envers de mes livres (2021)
Nouveau Barbare (24 leçons de savoir-revivre) (2021)
Prems ! Deums ! Troims ! ou les grandes Retrouvailles (à paraître)
Intelligent Monsieur Bates ou l'École de la vie facile (à paraître)
L'Union fait la noce ou la Révolte des bourgeois (à paraître)
Confession d'une liaison inavouable ou les Méfaits et gestes du non-moi (à paraître)
Le Grand Enchantement (1001 poèmes à chanter) (plusieurs tomes à paraître)
Ma Déchetterie littéraire (12 chapitres en quête de livre) (à paraître)

Yves-Ferdinand Bouvier n'a publié aucun livre en 2012 pour protester contre l'augmentation de TVA sur les produits de première nécessité que sont les livres ; il ne perçoit par ailleurs aucun droit d'auteur sur l'ouvrage d'utilité publique qu'est « Nouveau Barbare », dont la version numérique est gratuite et dont le prix de la version imprimée ne sert qu'à couvrir les frais d'édition.

Nouveau Barbare

24 leçons de savoir-revivre **9**

1. Petit livre blanc de la barbarie 11
2. « Je » est-il un « nous » ? 14
3. L'intelligence du corps 16
4. La vraie science est infuse 18
5. Déclassification vitale 21
6. Tout était gratuit 25
7. De l'inutilité des médicaments 30
8. Abattre la tyrannie sanitaire 34
9. Biodiversité de pensée 40
10. Vaincre la biophobie 44
11. La vie va de soi 48
12. La santé ne s'achète pas 51
13. Pasteur malfaiteur 57
14. Nos amis les virus 61
15. Les vertus du silence 64
16. Du sens pour redevenir sensés 67
17. Les beaux étés d'avant 69
18. Les enseignements du jardin 72
19. Nécessité de la nudité 78
20. Pour une école humaine 81
21. Remettre les vieux au cœur de la vie 85
22. Le sens de la maladie 89
23. La fonction de la mort 92
24. L'ignorance assumée 94

Lectures à domicile **97**

24 leçons de savoir-revivre

*« La paresse et la lâcheté sont les causes qui font qu'une si grande partie des hommes, après avoir été depuis longtemps affranchis par la nature de toute direction étrangère (*naturaliter majorennes*), restent volontiers mineurs toute leur vie, et qu'il est si facile aux autres de s'ériger en tuteurs. Il est si commode d'être mineur ! J'ai un livre qui a de l'esprit pour moi, un directeur qui a de la conscience pour moi, un médecin qui juge pour moi du régime qui me convient, etc. ; pourquoi me donnerais-je de la peine ? Je n'ai pas besoin de penser, pourvu que je puisse payer ; d'autres se chargeront pour moi de cette ennuyeuse occupation. Que la plus grande partie des hommes (et avec eux le beau sexe tout entier) tiennent pour difficile, même pour très dangereux, le passage de la minorité à la majorité ; c'est à quoi visent avant tout ces tuteurs qui se sont chargés avec tant de bonté de la haute surveillance de leurs semblables. Après les avoir d'abord abêtis en les traitant comme des animaux domestiques, et avoir pris toutes leurs précautions pour que ces paisibles créatures ne puissent tenter un seul pas hors de la charrette où ils les tiennent enfermés, ils leur montrent ensuite le danger qui les menace, s'ils essaient de marcher seuls. Or ce danger n'est pas sans doute aussi grand qu'ils veulent bien le dire, car, au prix de quelques chutes, on finirait bien par apprendre à marcher ; mais un exemple de ce genre rend timide et dégoûte ordinairement de toute tentative ultérieure.*

Il est donc difficile pour chaque individu en particulier de travailler à sortir de la minorité qui lui est presque devenue une seconde nature. Il en est même arrivé à l'aimer, et provisoirement il est tout à fait incapable de se servir de sa propre intelligence,

parce qu'on ne lui permet jamais d'en faire l'essai. Les règles et les formules, ces instruments mécaniques de l'usage rationnel, ou plutôt de l'abus de nos facultés naturelles, sont les fers qui nous retiennent dans une éternelle minorité. Qui parviendrait à s'en débarrasser, ne franchirait encore que d'un saut mal assuré les fossés les plus étroits, car il n'est pas accoutumé à d'aussi libres mouvements. Aussi n'arrive-t-il qu'à bien peu d'hommes de s'affranchir de leur minorité par le travail de leur propre esprit, pour marcher ensuite d'un pas sûr.

Mais que le public s'éclaire lui-même, c'est ce qui est plutôt possible ; cela même est presque inévitable, pourvu qu'on lui laisse la liberté. Car alors il se trouvera toujours quelques libres penseurs, même parmi les tuteurs officiels de la foule, qui, après avoir secoué eux-mêmes le joug de la minorité, répandront autour d'eux cet esprit qui fait estimer au poids de la raison la vocation de chaque homme à penser par lui-même et la valeur personnelle qu'il en retire. »

Emmanuel Kant, « Réponse à cette question : Qu'est-ce que les lumières ? » (1784).

NB : Lorsque Kant inclut l'ensemble des femmes dans la catégorie des « mineurs », il ne fait que constater qu'à son époque la loi privait les femmes d'un grand nombre de droits accordés aux hommes, ce qui les empêchait de fait de devenir pleinement majeures.

1. Petit livre blanc de la barbarie

Je n'ai pas souvent l'impression d'être compris quand je confie à la littérature le soin d'exprimer mes visions du monde, même et surtout lorsqu'il s'agit de livres aussi sérieux que « Sous le grand ciel rosé d'un envol de flamants (50 destinées de plume et de vent) » : alors, une fois n'est pas coutume, j'ai rédigé un petit livre blanc pour expliquer comment restaurer d'abord en nous, puis autour de nous, la belle et bonne barbarie qui seule pourra nous sauver de l'impasse des chiffres carrés où nous nous sommes fourvoyés corps et âme depuis le début de l'*annus terribilis* que fut l'an de disgrâce 2020.

Comme je l'ai toujours fait avec une constance de messager des postes au long de plus de quarante ans d'écriture suivie, je vais aborder ici le grand sujet qui me préoccupe depuis ma conception au soir du samedi 23 mars 1968 : comment incarner l'amour et la confiance plutôt que la peur et la séparation ? Je le ferai cette fois d'un point de vue non plus littéraire mais philosophique : je réfléchirai avec mon cœur sur les moyens de retrouver la valeur de nos vies individuelles parmi le délire collectif occupé à saper notre civilisation autoproclamée « développée », qui n'a en réalité développé que sa part d'ombre.

Tout en développant une pensée philosophique issue du cœur, je sèmerai entre les pierres du chemin les fleurs de la pensée poétique sans laquelle nous perdrions la clé d'un pan entier de l'existence ; parfois je convoquerai aussi quelques considérations scientifiques, afin de ne pas négliger l'aspect matériel qui a également son importance, même si elle est moindre que ce que voudraient nous faire croire les matérialistes – car j'ai la chance

d'être docteur ès lettres plutôt qu'ès sciences, ce qui m'a donné l'occasion de cultiver mon humanité plutôt que mon pur intellect, outil dépourvu d'utilité s'il est séparé de son véhicule de chair vive.

L'objet de ces vingt-quatre leçons de savoir-revivre est de proposer, à tous ceux qui souhaitent un vrai changement, les bases d'une philosophie de vie permettant de laisser derrière nous les problèmes de la société industrielle, en comprenant qu'ils n'existent que parce que les questions ont été mal posées au départ ; ainsi, ce livre est fait pour tous ceux qui souhaitent réfléchir en profondeur sur la voie à prendre et les moyens à se donner en vue de reconstruire une société épanouissante plutôt que répressive, humaine plutôt qu'automatisée, joyeuse plutôt que désespérante, bref vivante plutôt que morte.

Préparez-vous à reconnecter vos neurones et à retrousser vos manches, car, comme le dit si bien la chanson : « Le monde sera ce que tu le feras » (et non « ce que tu en feras », la nuance est de taille) ! Ce livre blanc commence donc par un chiffon rouge – celui, tissé par la plume de Maurice Vidalin et par les notes de Michel Fugain, qui enveloppa mon enfance dans la couleur de l'humanité la plus vivante :

Le chiffon rouge (Chanson des parias)

Accroche à ton cœur un morceau de chiffon rouge
Une fleur couleur de sang
Si tu veux vraiment que ça change et que ça bouge
Lève-toi car il est temps

Allons droit devant vers la lumière
En montrant le poing et en serrant les dents
Nous réveillerons la terre entière
Et demain nos matins chanteront

Compagnon de colère
Compagnon de combat
Toi que l'on faisait taire
Toi qui ne comptais pas
Tu vas pouvoir enfin le porter
Le chiffon rouge de la liberté
Car le monde sera ce que tu le feras
Plein d'amour de justice et de joie

Accroche à ton cœur un morceau de chiffon rouge
Une fleur couleur de sang
Si tu veux vraiment que ça change et que ça bouge
Lève-toi car il est temps

Tu crevais de faim dans ta misère
Tu vendais tes bras pour un morceau de pain
Mais ne crains plus rien, le jour se lève
Et il fera bon vivre demain

Compagnon de colère
Compagnon de combat
Toi que l'on faisait taire
Toi qui ne comptais pas
Tu vas pouvoir enfin le porter
Le chiffon rouge de la liberté
Car le monde sera ce que tu le feras
Plein d'amour de justice et de joie

2. « Je » est-il un « nous » ?

Le concept de conscience individuelle dénote une bonne dose de naïveté face au phénomène de la vie : en réalité, personne ne sait exactement qui il est, d'une part parce que notre conscience limitée ne permet pas une vue d'ensemble d'elle-même, d'autre part parce que nous ne sommes pas des entités taillées d'une pièce, mais plutôt des êtres composés de nombreuses consciences empruntées à ceux qui nous précèdent et à ceux qui nous entourent : comment pourrait-il en être autrement lorsqu'un désir d'exister se met en quête du matériau de son incarnation ? Comment fabriquer un nouvel être vivant sans emprunter des pièces au grand puzzle de la vie ?

En remontant à l'origine de la vie sur terre, on se rend compte que nos corps eux-mêmes sont entièrement formés de corps étrangers, puisque les cellules qui les constituent se sont développées par l'union de bactéries jadis indépendantes, plus précisément la symbiose d'un procaryote avec un eucaryote ; ces bactéries symbiotiques se sont ensuite associées de manière stable en organismes de plus en plus vastes et complexes, construisant nos corps par endosymbioses successives. Ainsi les procaryotes, première forme de vie identifiée sur la terre, sont toujours présents sous forme d'organites dans chaque cellule de chaque organisme végétal ou animal.

Or, il semble évident que chacun des micro-organismes faisant partie intégrante de notre chair conserve sa volonté propre : nous sommes donc la somme de toutes les volontés de tous les micro-organismes qui nous constituent, mais encore de tous ceux que nous hébergeons pour nous aider à accomplir des

fonctions telles que la digestion, le nettoyage des tissus ou l'évolution de notre ADN.

Dans ces conditions, ai-je vraiment une pensée propre, ou suis-je simplement la somme de tout ce qui vit en moi, c'est-à-dire la vie elle-même dans la diversité de ses manifestations ? Le livre blanc que je suis en train d'écrire est-il le fruit de mes réflexions personnelles, ou représente-t-il la voix collective de la vie qui inspire mon âme et anime mes organes et ma chair ? Qui dit « je » quand je prends la parole ? « Je » est-il un « nous » ? Devrais-je dire « nous » lorsque je m'exprime ?

Je suis de plus en plus conscient que dans l'intimité de ma chair vit un peuple d'êtres minuscules mais si nombreux que leurs consciences additionnées créent, toutes ensemble, ce que je peux appeler « ma pensée », comme un automobiliste peut appeler « ma voiture » le véhicule qu'il conduit. Tout en me menant à une salutaire humilité et en me remettant à ma juste place dans la biosphère terrestre, cette vision des choses est pour moi une source d'émerveillement constant : « je » deviens le spectateur de ce que « nous » pensons et faisons chaque jour, et de ce que « nous » rêvons et résolvons chaque nuit.

À ce point surgit une nouvelle interrogation : ce qui est vrai pour mon corps est-il vrai aussi de mon âme ? La part immatérielle, lumineuse et éternelle de ces pensées est-elle répartie en une infinité de petits êtres dont l'ensemble vit en symbiose de manière à la fois durable et passagère dans le souffle de vie qui tient ma chair debout et fait de moi un être animé ?

Je le crois de plus en plus : chaque être est de corps et d'âme une petite polyphonie dans la grande symphonie de l'univers ; à l'intérieur de la petite polyphonie de notre être, nous sommes tout au plus le chef de l'orchestre de nos micro-organismes et de nos pensées, et tout au moins un instrumentiste parmi d'autres.

3. L'intelligence du corps

L'intelligence est, au sens étymologique, la faculté de lire le monde en opérant des choix dans cette lecture : nous sommes à l'exact opposé de la machine qui opère des choix programmés, c'est-à-dire précédant la lecture au lieu de la suivre. Il n'y a donc pas d'intelligence artificielle, sauf à usurper le sens du mot intelligence pour en faire une mécanique inerte ressassant des concepts désincarnés qui ne suffisent pas à la tromper elle-même, puisqu'elle n'a aucune faculté autonome d'opinion ou même de simple pensée.

Sur le plan physique, nous sommes dotés de plusieurs modules intelligents fonctionnant en synergie afin d'appréhender la réalité dans sa multidimensionnalité ; si le cerveau est un processeur chargé de centraliser les informations en provenance des autres parties du corps, les décisions peuvent être prises à plusieurs niveaux : on peut décider d'une chose avec ses tripes ou avec son cœur, et pas forcément avec sa tête – c'est d'ailleurs pour résoudre les éventuels conflits découlant de ce morcellement des processus décisionnaires que la psychanalyse est apparue.

Au niveau cellulaire, l'intelligence s'implémente dans les neurones : la science a fini par découvrir qu'ils ne sont pas l'apanage du cerveau, mais que le cœur comme les intestins en sont largement pourvus, et qu'ils ne pourraient à l'évidence pas fonctionner sans eux. À force de chercher, peut-être découvrira-t-on encore d'autres neurones dans d'autres organes : ce qui est certain, c'est que le corps tout entier est intelligent, et que le cœur joue un rôle de premier plan dans cette intelligence.

Or, jamais une machine n'aura de cœur, puisqu'un cœur est

par définition un mélange de neurones et de chair palpitante ; il n'y aura donc jamais d'intelligence artificielle – heureusement, car une telle chimère viderait de son sens l'incarnation elle-même dans son principe sacré d'union de l'âme divine et de la matière vivante.

Car nous nous incarnons afin d'aider la matière à retourner à la lumière ; l'intelligence, dont la condition d'exercice est le libre-arbitre sans lequel aucune réflexion n'est possible, est là pour éclairer notre chemin dans la jongle des atomes où nous risquons à tout instant de nous perdre – ce que les religions nomment l'enfer ; et vouloir rendre une machine intelligente serait le meilleur moyen de nous y précipiter.

Il est donc temps que nous laissions rouiller les dernières machines dans la décharge du passé et que nous nous appliquions à faire en sorte que nos âmes et nos corps travaillent de concert, que nos actes soient alignés sur nos paroles, que nos actions soient le prolongement de nos pensées, et que nos comportements correspondent à nos intentions : ainsi et ainsi seulement nous pourrons sortir du monde des possibilités virtuelles pour entrer d'un pas assuré dans celui de la réalisation pleine et entière.

4. La vraie science est infuse

La quête de la connaissance a depuis longtemps cédé la place à la justification des idéologies : nous vivons encore et toujours en l'an de disgrâce 1633 – et, au grand bal des préjugés, les nouveaux Galilées doivent sans cesse faire profil bas sous peine d'être excommuniés de l'établissement scientifique.

Ce fait est particulièrement saillant dans la doctrine médicale dominante. La vaccinologie, par exemple, repose sur le déni de la nature endogène de la plupart des virus humains, rigoureusement prouvée par Jules Tissot dans la première moitié du vingtième siècle : ainsi l'inoculation brutale, par des voies non naturelles, de la mixture exogène composant les vaccins a sur le système immunitaire le même effet qu'une fausse information sur l'opinion publique – il est trompé et prend de mauvaises décisions. L'oncologie quant à elle s'obstine à considérer comme une maladie ce qui n'est que le symptôme d'une rupture d'équilibre acido-basique : il est donc impossible de combattre le cancer – c'est par la restauration d'un pH équilibré qu'il se résoudra. La même chose vaut pour la dermatologie : les prétendus problèmes cutanés ne sont que des symptômes d'intoxication ou de détoxication, que la prescription de cortisone et d'autres poisons aggrave aussitôt – et ainsi de suite pour tous les domaines de la « médecine ».

Aujourd'hui, l'énergie investie à justifier les idéologies est directement proportionnelle à l'argent que ces idéologies rapportent : avec la complicité des médecins qui le forment, le système médical considère le cancéreux ou le sidéen comme un tas d'or dont l'exploitation ne laissera qu'un tas d'os – et peu lui

importe que ses meilleurs clients meurent après avoir donné tout leur argent, puisque le dépistage de routine en fournira aussitôt de nouveaux tout prêts à les remplacer… De tels comportements ne sont pas étonnants dans une société devenue mercantile au point de vendre l'eau en bouteilles, alors qu'il suffirait de la boire à même le ruisseau si l'on ne continuait pas sciemment à la polluer dans le but de pouvoir gagner de l'argent en la dépolluant dans des stations d'épuration chèrement payées par le contribuable.

Le mauvais état de santé global de la population mondiale et le raccourcissement de plus en plus visible de l'espérance de vie individuelle qui découlent de cette situation malsaine démontrent de manière dramatique la faillite de la doctrine médicale dominante. Si l'on examine attentivement cette pseudo-science à la dérive, on s'aperçoit qu'elle souffre de deux confusions majeures : la confusion entre symptôme et maladie (soigner un symptôme risque d'entraver le bon déroulement de la maladie et n'aura donc à terme que des effets négatifs sur la santé), et celle entre génétique et hérédité (la génétique n'est qu'une infime partie de l'hérédité qui comprend par ailleurs l'influence du lieu de vie, de l'éducation, de l'alimentation, des émotions véhiculées par la configuration familiale et sociale, des relations aux autres, etc., toutes choses qui conditionnent le choix et la mise en œuvre des informations codées génétiquement, si bien qu'aucune maladie ne peut être imputée au seul patrimoine génétique). Telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, la médecine est devenue une forme particulièrement perverse de folie collective ressemblant à un film d'horreur dont les acteurs sont réellement mis à mort : sous prétexte de « science », elle néglige complètement le bien-être individuel et collectif – et, sous ses airs de grande rédemptrice de nos corps malmenés, elle est le dernier avatar de l'antéchrist.

La vraie science est infuse comme celle des oiseaux capables d'effectuer des relevés trigonométriques afin de localiser en toute saison les milliers de cachettes où ils ont disséminé leurs provisions de graines, ou encore pour s'orienter lors des immenses déplacements qui les mènent d'un côté à l'autre du globe terrestre. Il est urgent que nous nous reconnections à notre ressenti : lui seul est capable de réveiller en nous la faculté vitale

du bon sens assurant notre survie individuelle et collective, et de nous fournir les indications nécessaires à trouver en tant qu'espèce notre juste place dans la danse du monde.

Nous devrions aussi méditer sérieusement sur le fait que les grandes découvertes scientifiques sont toujours arrivées de manière irrationnelle : Albert Einstein a découvert la théorie de la relativité au cours d'un rêve nocturne, et il n'aurait jamais pu parvenir à ce résultat en suivant la pensée linéaire qu'on lui avait enseignée à l'école ; beaucoup plus modestement, c'est en suivant mon intuition que j'ai découvert la formule ((2 x 2) – 1) = 3 permettant d'implémenter la ternarité au moyen de la binarité, et dans un second temps que j'ai pu vérifier sa pertinence en la comparant avec la structure naturelle de la langue – le contraire aurait été beaucoup plus aléatoire et laborieux.

Réfléchir, c'est avant tout écouter. Comprendre, c'est avant tout sentir. Savoir, c'est avant tout voir – même si cette élégante paronomase inclusive ne fonctionne pas en latin. Être savant, alors, ce n'est pas avoir une tête bien remplie sur un corps chétif : être savant, c'est avoir le corps comblé de perceptions et la tête en accord avec lui. La vraie science est infuse.

5. Déclassification vitale

Aucun système de catégories étanches n'a jamais fonctionné de manière satisfaisante. Par exemple, la dichotomie plantes contre animaux est une simple commodité créée par notre mental : on a postulé que les plantes sont autotrophes, élaborant elles-mêmes à partir des minéraux du sol les substances organiques dont elles ont besoin, alors que les animaux sont hétérotrophes, obligés de se nourrir de substances déjà métabolisées parce qu'incapables de synthétiser leurs éléments constitutifs. Si l'on y regarde de plus près, cette distinction ne tient pas, puisque nos corps sont capables d'élaborer eux-mêmes un grand nombre de substances, au rang desquelles la vitamine D que nous synthétisons sous l'action du rayonnement solaire d'une manière assez proche de la photosynthèse des plantes ; de l'autre côté, sans même parler des plantes carnivores qui ont une bouche et une salive capables de digérer des insectes et même des petites bêtes, les plantes ont besoin de certains éléments qu'elles ne peuvent créer à partir d'autres éléments, ce pourquoi toute végétation suppose un engrais d'origine animale apporté par les déjections et les cadavres. Par ailleurs, les champignons ne trouvent pas leur place dans cette dichotomie, car ils seraient plus proches des animaux que des plantes, étant hétérotrophes, dépourvus de racines si l'on ne cherche pas à réduire le mycélium à un système racinaire, et souvent doués d'une mobilité supérieure à celle des végétaux au sens strict.

Le deuxième critère de distinction des espèces animales et végétales est la capacité de se déplacer de manière autonome : il ne tient pas non plus, car il existe des animaux parfaitement

statiques comme l'éponge ou certaines anémones de mer, tandis que de nombreuses plantes se déplacent en se bouturant plus loin, avançant ainsi de saison en saison vers des terres prometteuses tout en laissant derrière elles leurs parties mortes pour renouveler les terres épuisées, comme les fraisiers et leurs stolons ou les palmiers à échasses et leurs racines à croissance orientée dans une direction concertée.

Pour un observateur attentif, il apparaît que la plupart des plantes se déplacent : même les arbres les plus banals ont tendance, au fil du temps, à changer très lentement de place – simplement, comme ils vivent des milliers, voire des dizaines ou des centaines de milliers d'années, leur danse est trop lente pour qu'on puisse en prendre la mesure à l'échelle humaine. Le phénomène le plus facile à observer reste la façon dont les plantes grimpantes ramollissent leurs rameaux avant de les regonfler pour se lancer à l'assaut d'un support qu'elles ont choisi, de la même manière que nous contractons et relâchons nos muscles. Avec de la patience et de l'attention, on peut aussi observer des groupes de fleurs d'une même espèce se répartir l'espace disponible en orientant leurs tiges selon un partage aussi équilibré qu'élégant, ou encore de jeunes arbres étendre leurs rameaux pour aller toucher ceux des arbres voisins et avoir un échange avec eux, avant de reprendre leur place de repos ou d'aller explorer un autre secteur. J'ai ainsi pu assister à de longues discussions entre un olivier et un cryptoméria, étalées sur plusieurs mois ; des clichés photographiques pris régulièrement mettent en évidence le caractère volontaire de ces mouvements que rien n'explique sinon la faculté de mouvement de la plante.

Quant au troisième critère de distinction entre les règnes animal et végétal, la présence de cellulose qui demeure l'apanage des plantes, force est de constater que les champignons en sont dépourvus : leur chair appréciée des gastronomes est faite de chitine, comme les crustacés ! C'est pourquoi un système de catégories étanches restera intrinsèquement incapable de rendre compte du complexe enchevêtrement des diverses manifestations de la vie.

D'ailleurs, dans ce tableau complexe, l'homme est-il un animal comme les autres, ou est-il une sorte de gros champignon

égaré dans le règne animal ? Même s'il a une tête, quatre membres et un sexe à l'image de tous les mammifères, il présente pourtant une caractéristique qui me semble unique : il est le seul être vivant capable de vivre en fonction de choses qui n'existent pas, mais qu'il considère contre vents et marées comme « la réalité ».

Alors, si l'on désire formaliser la différence intuitive entre l'idée qu'on se fait d'une plante et l'idée qu'on se fait d'un animal, il est nécessaire de décomposer leurs caractéristiques en un système de traits : selon notre exemple, les plantes y seront décrite comme {+ cellulose, + autotrophe, – locomotion}, les animaux comme {– cellulose, – autotrophe, + locomotion}, et les champignons comme {– cellulose, – autotrophe, – locomotion}. À ce niveau de découpage superficiel, le système reste inadéquat : pour atteindre la simple adéquation descriptive de la réalité, il faudrait décomposer à leur tour chacun des éléments que nous avons pris comme traits de base, afin de pouvoir différencier, par exemple, les animaux charnus des animaux chitineux, et les plantes à mobilité minimale des plantes rampantes ou autobouturantes…

Mais alors, que reste-t-il de nos catégories de départ, sinon une palette de couleurs et de nuances dépassant infiniment les sept couleurs principales de l'arc-en-ciel ? Cette observation confirme les difficultés que nous avons à séparer les tons verts des tons bleus lorsqu'ils se superposent dans les nuances du turquoise qui n'est ni vraiment un bleu ni vraiment un vert ; et pourtant, nous croyons savoir ce qu'est le vert et ce qu'est le bleu ! La commodité de cette distinction à l'emporte-pièce, utile en ce qu'elle nous permet d'oublier nos bleus en nous mettant au vert, ne doit donc pas nous faire perdre de vue que le mental n'est qu'un regard posé sur le monde, et non le monde lui-même.

Examinée à la lumière de cette réflexion, la langue humaine ne fonctionne pas comme notre mental mais comme un élément naturel aux catégories insaisissables – ce qui n'est pas étonnant puisque la langue, tout comme l'ouïe et la vue qui la rendent possible, est une faculté génétique. Par exemple, la différence entre un substantif et un verbe semble claire dans une phrase aussi simple que « Regarde le tableau » ; mais qu'en est-il d'un énoncé tel que « Voilà le tableau » ou « Bravo pour le tableau » ? En effet, certains substantifs se comportent parfois comme des

verbes : songeons à « Lumière ! » ou « Rideau ! », capables de former une phrase complète à eux seuls à la manière d'une forme verbale impérative, ou encore à « Chapeau ! » ou « Pitié ! », capables de gouverner un prédicat comme dans « Chapeau pour ton tableau » ou « Pitié pour lui » ; de leur côté, de nombreux verbes s'emploient en guise de substantifs, comme « le boire et le manger » ou « l'être et le paraître »… Là encore, tous ces phénomènes pourraient être décrits par un système de traits, pour autant qu'on dépasse la redondance de la proposition initiale de Noam Chomsky où le nom était littéralement {+ N, – V} et le verbe {– N, + V}, ce qui permettait ensuite de caractériser, assez arbitrairement, les adjectifs comme {+ N, + V} et les prépositions comme {– N, – V} — système qui n'a jamais fonctionné, mais qui a le mérite d'avoir ouvert le champ de la *featural linguistics* ou linguistique des traits.

Le fonctionnement du mental, avide de classifier les phénomènes du monde sensible par catégories étanches, est donc un pur déni de réalité : la vie est et demeure un tout qui ignore les cases. Ainsi, en linguistique comme en biologie, un système de traits, s'il est suffisamment affiné, permet tout au plus de décrire les phénomènes naturels avec une certaine adéquation descriptive – mais l'adéquation explicative reste irrémédiablement hors de la portée de nos mentaux qu'il serait temps de remiser sur un porte-mental à l'entrée de la vraie vie.

6. Tout était gratuit

Avant, tout était naturel et gratuit : le bébé naissait à la maison avec l'aide de sa grand-mère ou d'une voisine qui avait l'expérience de l'accouchement ; il commençait aussitôt à instruire son système immunitaire en frottant son visage aux parois riches en micro-organismes du ventre originel ; puis il buvait le colostrum sécrété par l'autrice de ses jours, première montée de sève différente en composition du lait qui la suit, spécifiquement conçue pour mettre en route son système digestif et former son microbiote intestinal ainsi que sa biocœnose au sens le plus large. À l'école, il entrait en contact avec la biocœnose des autres enfants, et, quand ces enfants passaient collectivement par l'étape d'une maladie infantile nécessaire à leur maturation globale, il « faisait » sa rougeole, sa coqueluche, sa rubéole, ses oreillons et sa varicelle comme autant de salutaires exercices évolutifs. Devenu adulte, il entretenait sa bonne santé en mangeant les fruits et légumes du jardin ou de la forêt et en buvant l'eau pure des rivières, et il cueillait des plantes sauvages pour aider son organisme à surmonter les maladies normales et nécessaires au bon fonctionnement du corps et à son nettoyage, ainsi qu'à son évolution spirituelle. Quand venait le moment de mourir, il mourait dans son lit, heureux d'avoir vécu une belle vie ; et seuls le cercueil et le croque-mort coûtaient un peu d'argent à ses héritiers.

Aujourd'hui, le rêve américain s'est transformé en cauchemar mondial, et tout est organisé par la société pour nous rendre dépendants de biens et de prestations payantes : la naissance a été médicalisée pour le plus grand profit financier de l'institution

médicale qui ruine les nations tout en vidant les poches des contribuables ; les césariennes de routine empêchent l'enfant d'être en contact avec la biocœnose vaginale de sa mère ; le colostrum et le lait maternels sont remplacé par du lait « maternisé » et payant, de même que l'eau saine des rivières est remplacée par de l'eau en bouteille polluée de particules de plastique et vendue au prix de l'or ; sous prétexte de le mettre en contact intime avec les « agents » supposés des différentes maladies connues, on lui impose des vaccins, payants eux aussi, et toxiques notamment en raison du mercure et de l'aluminium qu'ils contiennent à des doses si élevées qu'elles sont la cause d'un pourcentage de plus en plus élevé d'autistes, sans parler des maladies invalidantes qui se développeront à l'âge adulte telle la sclérose en plaques, ce qui revient à créer artificiellement une maladie chronique pour prendre la place d'une hypothétique maladie aiguë ; pour le « soigner », on lui vendra des médicaments beaucoup moins efficaces que les plantes sauvages qu'on l'a par ailleurs découragé de connaître, et surtout surchargés de substances toxiques qui achèveront de le rendre malade bien plus gravement avec la riche gamme des cancers ; enfin, quand les médicaments lui auront causé une maladie incurable, on lui vendra encore, toujours au prix de l'or, des thérapies inutiles, inefficaces, pénibles et dangereuses pour son corps comme pour l'environnement – et il mourra dans un lit d'hôpital au moment où les médecins auront besoin de la place pour le suivant, après avoir été dépossédé de son dernier centime pour payer les « soins » médicaux et l'hospitalisation.

Je ne caricature même pas, hélas : j'ai vu de mes propres yeux les médecins tuer ma mère en moins d'une année, alors qu'elle n'avait que soixante-douze ans et toutes ses dents, et qu'elle était faite pour vivre cent ans comme sa mère. Je n'ai pas réussi à la sauver, d'abord parce qu'elle vivait dans la peur de mourir, ensuite parce que je n'avais pas encore acquis les connaissances pour comprendre ce qui se passait réellement dans son corps et dans son âme, identifier les agissements criminels des médecins, et expliquer de manière efficace à l'autrice de mes jours comment retrouver sa meilleure forme physique en devenant la seule spécialiste agréée de sa propre santé.

Afin de sortir de ce cercle infernal qui profite à une élite dégénérée tout en détruisant la santé de l'espèce humaine et en polluant l'environnement jusqu'au fond des nappes phréatiques et des océans, nous devons commencer par nous reconnecter à notre ressenti et ne jamais accepter une chose qui nous procure des émotions désagréables, comme consommer un médicament lourd d'effets secondaires, ou simplement aller chez le dentiste – mes dents ne se sont jamais aussi bien portées que depuis que je n'y vais plus, et j'ai même pu constater que les caries se résorbent d'elles-mêmes, comme les tumeurs.

Ensuite, nous devons nous libérer de la chimie qui pollue nos corps et notre environnement. Il nous faudra au plus vite obtenir le droit d'avoir une eau du robinet réellement potable, c'est-à-dire libre de tout produit chimique et de tout désinfectant. À cause des idées malsaines de Pasteur, nous en sommes arrivés à une absurdité : pourquoi désinfecter systématiquement toute l'eau des réseaux, alors que la plus grande partie sert à prendre des bains et des douches, à arroser des plantes et à faire des nettoyages ? Pourquoi imposer une eau désinfectée à tous alors que tant de gens préféreraient la boire avec les micro-organismes qu'elle contient naturellement et dont nous avons besoin pour être en bonne santé ? Pourquoi sommes-nous contraints de purifier notre eau de cuisine par des systèmes coûteux et polluants de filtres avant de pouvoir la consommer, ou d'acheter de l'eau en bouteille qui engendre un déluge de plastique ? Il serait tellement plus simple de distribuer au robinet une eau naturelle, et de laisser à la minorité de gens craintifs le soin de la bouillir ou de la chlorer avant de la boire…

Le problème de l'eau étant posé mais non encore résolu, nous pouvons déjà éliminer de nos maisons tous les détergents, en ne tolérant qu'un liquide à vaisselle cent pour cent biodégradable et naturel qui servira à la fois à nettoyer la vaisselle, les vitres, les sols et la salle d'eau, ainsi qu'à faire la lessive. Éliminons aussi tous les cosmétiques : les parfums et déodorants deviennent inutiles si l'on mange des aliments naturels qui nous conviennent, la mousse à raser et la lotion après-rasage se remplacent avantageusement par un savon d'Alep riche en huile de laurier, et les produits pour les cheveux par du henné biologique, incolore pour

la brillance et la tenue ou coloré pour le plaisir des yeux ; quant au maquillage, on peut s'aider à le bannir en se reconnectant à sa beauté naturelle, et en réécoutant si nécessaire ce couplet de « La pêche à la ligne » de Renaud Séchan :

Le jour avance un peu
Mon amour se maquille
Un œil et puis les deux
C'est futile mais ça brille

Qui veut-elle séduire ?
Je suis même pas là
Je me tue à lui dire
Qu'elle est mieux sans tout ça

Que ses yeux sont plus clairs
Quand ils sont dans ma poche
Et que vouloir trop plaire
C'est le plaisir des moches

Bannissons les crèmes solaires, qui ont une action cancérogène évidente : l'augmentation du nombre de cancers de la peau suit de près la courbe des profits du marché des « protections » solaires. Une alimentation adaptée fournit à la peau tout ce dont elle a besoin pour synthétiser la mélanine nécessaire à son autoprotection ; il importe également de se reconnecter à son ressenti pour sentir combien de temps on peut rester en plein soleil, et de commencer à s'exposer progressivement dès les premiers rayons de février, par exemple sur son balcon ou au ski lors des pauses ; enfin, dans les cas où l'on ne peut éviter de s'exposer beaucoup, il reste la lotion solaire des naufragés en haute mer, c'est-à-dire l'urine, qui a un bon effet protecteur sur la peau – là encore, une alimentation adaptée évite les odeurs désagréables : si l'on mange par exemple des légumes, l'urine aura une agréable senteur de bouillon végétal, etc.

Pour finir, méfions-nous des produits chimiques cachés : il est devenu impossible de trouver du fil dentaire sans humectants chimiques et parfums de synthèse, qui sont présents même

lorsqu'ils ne sont pas mentionnés sur l'emballage ! Un cure-dents en bois naturel sera évidemment meilleur pour la santé… Attention également aux pansements qui sont souvent truffés de désinfectants et de « cicatrisants » d'autant plus néfastes qu'ils seront apposés sur une plaie, ainsi qu'aux bandelettes des rasoirs qui contiennent des produits toxiques à divers degrés – mais, en cherchant bien, on déniche encore de vrais pansements sans adjuvants et de vrais rasoirs sans bandelette. Et, bien sûr, il faut se tenir le plus loin possible du gel hydroalcoolique, car, en détruisant la barrière cutanée et son microbiote, il ouvre grand la porte à toutes les substances toxiques qu'il contient et à toutes celles présentes dans l'environnement – tout cela finissant dans le foie, dont la surcharge marque souvent le début d'un épisode cancéreux.

Quand nous serons à nouveau entourés de substances naturelles, que nous laisserons nos corps vivre leur vie et que nous écouterons toujours notre ressenti et la petite voix intérieure de notre intuition, alors nous retrouverons le plaisir de vivre une vie naturelle et gratuite.

7. De l'inutilité des médicaments

En médecine comme en agriculture, l'erreur est chimique : de même que les pucerons, en échange d'un peu de sève, évitent aux plantes d'être la proie des acariens (ce qui explique pourquoi les traitements anti-pucerons font dépérir les plantes), les virus sont utiles à la régénération du corps, et toute intervention chimique perturbe l'équilibre de la biocœnose au détriment de la santé (outre la destruction des tissus organiques contaminés, les pollutions de toute sorte parasitent la bonne transmission de l'information olfactive et magnétique dont les êtres vivants ont un besoin primordial pour interagir de manière adéquate avec leur environnement).

À l'image des plantes du jardin qui repoussent plus belles après une « attaque » naturelle, le corps se répare de lui-même lorsqu'il rencontre un problème : la démonstration la plus visible en est la résorption spontanée des plaies et la reconstruction du tissu cutané qu'elle implique. Vouloir soigner une plaie est absurde : elle est autoréparante, et lui infliger une « désinfection » ne fait qu'en retarder la guérison ; tout au plus peut-il être utile, selon sa localisation, de la protéger des frottements par un simple pansement sans aucun additif.

La même chose est vraie de toute maladie interne. Pourquoi en irait-il autrement des tumeurs, par exemple ? Si on les laisse accomplir leur tâche, elles finissent par disparaître d'elles-mêmes après avoir absorbé et métabolisé, avec l'aide des virus qu'elles contiennent, les pollutions qui sans elles n'auraient pu être éliminées. Une tumeur n'est rien de plus qu'un bouton situé à l'intérieur du corps : auriez-vous l'idée de vous charcuter le visage

pour arracher un bouton et toute la chair qui l'entoure, en laissant un trou impossible à combler ? Hélas les médecins l'ignorent encore, puisqu'ils massacrent les tumeurs avant qu'elles aient le temps d'accomplir leur travail – travail qui reste ainsi en plan, faisant obstacle à une guérison ultérieure, d'où les métastases et les rechutes.

Toutes les études scientifiques indépendantes et honnêtes montrent que l'on vit plus longtemps en laissant les tumeurs accomplir leur travail qu'en les supprimant brutalement, et que c'est à partir du moment où l'on supprime chirurgicalement une tumeur que la vie de la personne qui la portait est menacée ; toutes les études scientifiques indépendantes et honnêtes montrent que les différents dépistages des cancers diminuent drastiquement l'espérance de vie de personnes qui, en l'absence d'immixtion médicale dans leurs affaires intérieures, auraient pu vivre une vie normale tant en longévité qu'en qualité.

La même chose est vraie enfin de toutes les affections jusqu'aux plus banales : tout le monde connaît la blague populaire disant qu'une grippe se guérit en quinze jours avec des médicaments et en deux semaines sans aucun traitement – et tout le monde a pu en constater la véracité. L'action des médicaments chimiques n'a absolument aucune incidence positive sur la vitesse de guérison ; tout au mieux atténue-t-elle les douleurs dans le cas des antalgiques, mais au prix d'effets secondaires plus ou moins lourds, en particulier sur le foie et les reins ; et souvent elle entraîne des formes chroniques de la maladie qu'elle a empêchée de suivre son cours de manière naturelle.

Car les médicaments chimiques présentent deux inconvénients majeurs : d'une part ils occultent le processus de guérison naturelle du corps en se donnant l'air de se substituer à lui, c'est le phénomène d'*usurpation* ; d'autre part ils aggravent les problèmes de santé en noyant le corps sous un flot de substances toxiques que seuls des virus seront ensuite à même de nettoyer, c'est le phénomène d'*intoxication*. C'est pour ces raisons que j'appelle les médicaments chimiques, avec un certain humour qui est la politesse de mon désespoir face aux pratiques médicales assassines, les « merdicaments ».

Sachant que la plupart des maladies guérissent sponta-

nément, il est bon de ne pas interférer avec les processus d'auto-guérison de l'organisme, qui fera toujours tout le possible et parfois même le miraculeux pour se maintenir en état de cohérence quoi qu'il arrive. Il est souhaitable au contraire de le soutenir dans son entreprise par un mode de vie sain et une alimentation adaptée, car le corps est un être intelligent qui a besoin d'amour et de douceur : comment imaginer un seul instant qu'une action aussi violente qu'une chimiothérapie, c'est-à-dire une intoxication administrée volontairement, puisse guérir une personne malade alors qu'elle suffirait à tuer une personne en bonne santé ? Autant boire un verre d'eau de javel, ça fait aussi mal et ça coûte moins cher !

C'est de la nature que vient la maladie, et de la nature que vient la guérison : ainsi, pour aider le corps à retrouver l'homéostasie, outre le repos nécessaire à sa régénération, les seuls médicaments utiles sont les *alicaments*. Contraction d'aliment et de médicament, ce mot-valise désigne un aliment consommé tel que la nature l'a produit, cru ou cuisiné, ou encore en infusion ou sous forme de poudre, dont la composition moléculaire et la charge énergétique sont bénéfiques à l'équilibre et à la régénération du corps. Les alicaments les plus courants et les plus efficaces sont attestés de longue date par les proverbes qui colportent la sagesse de nos grands-mères : « Manger salade, jamais malade » pour les Français, « An apple a day keeps the doctor away » pour les Anglais…

Il est toujours préférable de consommer la plante entière, ou ses parties (feuilles, fleurs, fruits, tiges, écorce, racines) elles-mêmes entières : en effet, isoler artificiellement un principe actif est vain, car une substance donnée ne trouve sa pleine efficacité qu'en synergie avec les autres substances présentes dans une plante donnée – et toute plante, comme tout être vivant, est une organisation complexe tendant à l'équilibre grâce à une synergie d'éléments éprouvée au cours d'un long processus évolutif né de la nuit des temps : en extraire une seule molécule revient à priver celle-ci d'un contexte bienveillant où de multiples éléments l'aident et s'entraident à atteindre un but commun et un effet partagé.

Seuls les alicaments guériront la cause de la maladie : les « merdicaments » ne font que masquer temporairement les

symptômes sous une couche de maquillage polluant, laissant le terrain encore plus déséquilibré qu'avant leur intrusion dans l'organisme – car, comme nous l'avons vu dans la quatrième leçon de savoir-revivre, cela n'aura jamais aucun sens de soigner un symptôme : on ne peut réellement soigner un malade qu'en aidant son organisme à retrouver l'homéostasie, notamment par un apport alimentaire adapté à la situation.

Pour autant que l'humanité survive à sa folie collective, j'envisage l'avenir ainsi : on fermera tous les hôpitaux, et on les remplacera par des restaurants au menu salvateur.

8. Abattre la tyrannie sanitaire

Le bien commun n'est que la somme du bien individuel : on ne peut donc sacrifier de manière organisée ne serait-ce qu'une seule personne sans sombrer dans une forme particulièrement perverse de totalitarisme, semblable à celle des nazis promouvant une conception radicale de l'eugénisme destinée à améliorer l'avenir de l'humanité, ou à celle des soviets déportant et torturant les mauvais camarades ennemis de la communauté.

Dans ce qu'il reste de nos régimes démocratiques après le Grand Canular du coronavirus qui a détruit deux cents ans de culture révolutionnaire en l'espace de quelques mois, on peut constater les dégâts de la tyrannie sanitaire promue au rang de « remède » à un mal dont la supposée contagiosité n'a jamais été démontrée : le confinement mondial aura sciemment sacrifié des centaines de milliers de vies, de la femme battue à mort sans pouvoir s'échapper au désespéré qui se suicide après avoir perdu le droit d'exercer son travail et d'accéder au sens de sa vie, tout en infligeant de profondes blessures d'âme aux survivants par cette torture chinoise au sens propre, c'est-à-dire importée du plus grand régime totalitaire du monde ; le port du masque imposé jusqu'aux enfants promet à long terme des séquelles dues à l'hypoxémie, telles que démence et dysfonctionnements organiques, sans compter les carences affectives imputables à l'isolement (comment pourrait-on nouer des contacts profonds sans voir le visage et les expressions de notre interlocuteur, ou encore ressentir le moindre souffle d'amour avec un tissu posé en travers des voies respiratoires ?) ; quant aux vaccinations de masse, elles ont tué des dizaines de milliers d'hommes et de femmes

jusque-là en bonne santé, tout en laissant des centaines de milliers d'estropiés par des maladies invalidantes telles que la sclérose en plaques, les allergies sévères ou le syndrome de fatigue chronique, sans parler de ceux qui deviennent aveugles ou sourds, sous prétexte de « protéger » ceux qui ne seraient pas vaccinés – alors que le principe même du vaccin est d'offrir une protection individuelle, et qu'il suffirait donc de le proposer à ceux qui ont foi en lui malgré ses dangers avérés et son inefficacité patente.

Le plus fou de l'affaire du Grand Canular n'est pas tant que des technocrates coupés de toute réalité aient eu, de manière sérieuse, l'idée qu'on pourrait vivre dans un sac en plastique pour faire lieu de vie séparé d'avec les micro-organismes, comme si la vie en milieu stérile était une évolution positive et constituait un futur enviable et « moderne » ; ce qui est fou au plus haut degré est d'avoir réussi à imposer au monde entier cette idée folle, à l'aide de lois bafouant les Droits de l'Homme et de forces de police emprisonnant ceux qui commettaient le « crime » d'organiser une fête ou, tout simplement, de respirer sans entrave. La violence déployée pour imposer ces idées pseudoscientifiques démontre avec évidence qu'elles relèvent du mensonge le plus éhonté, puisque seul le mensonge nécessite la violence pour s'imposer – là où la vérité se contente très pacifiquement d'être.

En voulant prescrire à tous sa phobie absurde des micro-organismes qui font partie intégrante de notre biocœnose vitale et même des propres cellules de notre corps, la doctrine médicale dominante a montré à quel point elle menace la démocratie dans son fondement le plus intime : le droit d'avoir ses propres opinions et ses propres croyances. Car aucune idéologie, fût-elle « scientifique », ne peut justifier de priver de liberté des peuples entiers, et encore moins de les empoisonner avec de prétendues vaccinations qui sont en réalité des thérapies géniques et constituent donc un acte d'eugénisme semblable à l'idéal hitlérien – même si l'objectif n'est plus l'exclusion d'un groupe ethnique ciblé mais la « rectification » génétique de l'humanité tout entière.

Du totalitarisme à l'eugénisme, force est hélas de constater que la croisade contre le coronavirus aura convoqué un à un tous les fantômes d'un nazisme de sinistre mémoire : suivant l'exemple

d'Hitler, on commence par interdire l'exercice des métiers « inutiles », parmi lesquels les petits entrepreneurs et les créateurs de toutes les disciplines artistiques, pour les priver de leurs moyens d'existence afin de les affaiblir, de les isoler et de les mettre en condition psychologique de se laisser exterminer ; après la complète destruction du tissu socio-économique qui permettait à ces « parasites » de vivre, on maintient les survivants sous contrôle étatique par la dépendance financière, comme on le voit avec les modestes aumônes publiques allouées sur constitution de dossiers à la seule fin d'établir une base de données de la misère sciemment programmée pour mieux la manipuler.

Le seconde phase de ce nazisme médicalisé consiste à pratiquer le racisme sanitaire sur la base du statut sérologique : les « porteurs sains » (concept imaginaire dépourvu de sens et de fondement biologique) n'auraient accès ni aux transports ni à aucun lieu public, sauf à accepter une thérapie génique usurpant le nom de vaccin qui modifierait leurs gènes et ceux de leurs descendants encore à naître ; les être humains deviendraient ainsi des OGM, sans que personne soit capable de prédire les effets de ces modifications à court, moyen et long terme ! Cet état de choses créerait une ségrégation socio-sanitaire entre humains OGM et humains naturels, ces derniers devenant de fait des parias réduits à vivre hors de la société, au fond des dernières forêts encore debout pour autant qu'on les y laisse recréer la vie primitive.

Quant à criminaliser les « porteurs sains » du coronavirus, solution qui avait déjà été avancée mais non retenue à l'époque du VIH pour les séropositifs que certaines voix « bien-pensantes » proposaient de marquer d'un tatouage indélébile sur le corps afin d'en faciliter l'identification, cette idée est en elle-même criminelle : être porteur d'un micro-organisme, endogène ou exogène, est un état de fait naturel et normal comme la couleur de la peau, et criminaliser un état fondamentalement involontaire est contraire aux principes les plus élémentaires du droit qui ne peut fonder une éventuelle culpabilité que sur une intention de nuire avérée.

Il a été démontré depuis longtemps que le VIH est endogène, qu'il n'est pas pathogène et qu'il n'a aucun rôle de causalité dans le sida ; il semble évident que le coronavirus est lui aussi endogène, non pathogène et dépourvu de responsabilité dans les

symptômes du covid, et pourtant les gouvernements déploient beaucoup de zèle à décimer leurs populations par des « mesures » et des « traitements » sans objet ! Comme dans le nazisme des années 1930-1940, toutes ces réjouissances sont organisées sous l'égide de la terreur et du totalitarisme, à l'aide d'une pensée unique imposée par la force « pour le bien de l'humanité »…

Chacun de nous doit prendre la responsabilité d'abattre la tyrannie sanitaire dès qu'elle se manifeste sous quelque forme que ce soit, et de faire comprendre aux « élites » arrogantes qui nous gouvernent de trop près que nous voulons, tout simplement, être traités avec dignité et participer de manière démocratique aux décisions qui concernent nos vies et l'avenir de l'humanité. Le principal obstacle à surmonter est la naïveté des masses maintenues dans l'ignorance par la peur et la manipulation : il est hélas beaucoup plus facile de tromper quelqu'un que de lui faire admettre qu'il a été trompé !

Car le Grand Canular se fonde sur une tromperie patente : ce n'est pas le coronavirus qui menace nos vies (il existe depuis longtemps à l'état endogène), mais c'est la peur irraisonnée de mourir, peut-être, au cas où il deviendrait pathogène, qui engendre un divorce d'avec la réalité et la conséquente généralisation d'un remède imposé pire que le mal supposé. La responsabilité en incombe à la médicalisation de la société en général, et en particulier à la médicalisation de la naissance, de la vie et de la mort ; ainsi, comme nous avons en son temps séparé l'église de l'état pour la forcer à relativiser sa doctrine et à laisser les gens vivre librement leur spiritualité, il est temps aujourd'hui de séparer la médecine de l'état afin de laisser chacun devenir le spécialiste de sa propre santé, qu'il gérera selon ses intuitions personnelles et, s'il le souhaite, avec le renfort d'un thérapeute de son choix, tout en réaffirmant son droit d'avoir ses propres opinions et ses propres croyances.

Cette séparation de la médecine et de l'état est nécessaire et urgente pour éviter la répétition à l'infini de l'épisode du confinement généralisé et de la vaccination de masse comme réponse universelle et incontestable à l'apparition d'une nouvelle forme de grippe. Elle n'aura que des vertus pour les deux éléments de l'équation : d'une part elle garantira l'indépendance des thérapeutes

face aux politiciens indigents, permettant à chacun de proposer son propre système de soins sur un marché de la santé enfin libéré de tout monopole, la satisfaction des clients (directement liée au taux de guérison) redevenant le premier critère de succès d'une méthode ; d'autre part elle garantira en retour l'indépendance des politiciens face à certains médecins influents souffrant de contrôlite aiguë, d'anxiété chronique ou de paranoïa délirante, tout cela mélangé avec un appât du gain certain.

Plus nous serons nombreux à devenir conscients de l'erreur criminelle qu'ont commise les décideurs politiques en s'inféodant au pouvoir médical, plus nous aurons de chances de sortir rapidement de l'impasse totale où ils nous ont enfermés à nos corps défendants au printemps 2020. Car il suffira d'une désobéissance massive aux « mesures » irrationnelles pour tourner la page de ce cauchemar : dès que les trois-quarts de la population refuseront de se plier à des lois dommageables et donc inacceptables, cette folie s'arrêtera instantanément – de même que si les trois-quarts de la population avaient refusé de collaborer avec Hitler, ce dernier aurait manqué de bras pour accomplir son génocide, et des montagnes de souffrances inutiles auraient ainsi pu être évitées.

C'est pourquoi il est urgent de nous remémorer l'article II des Droits de l'Homme qui confère à chacun de nous, au rang de nos droits naturels et imprescriptibles, celui de la *résistance à l'oppression* ; et c'est pourquoi toute personne qui collabore avec le gouvernement, ne serait-ce qu'en mettant un masque pour sortir de chez elle, est coresponsable des morts causés par les « mesures » dépourvues de tout fondement rationnel et légal.

Allons-nous rester longtemps telles des autruches la tête enfouie dans le sable, ou allons-nous enfin utiliser nos ailes de colibris pour butiner les fleurs de la vie ? Avant de répondre à cette question cruciale, prenons le temps de savourer ensemble ce petit conte plus vrai que nature :

La fièvre de Sirap

Par un matin d'avril froid et humide, plus de la moitié des habitants de la ville de Sirap se retrouva clouée au lit par une fièvre

étrange au cours de laquelle le délire enflammé le disputait aux frissons de la raison. Les malades comme ceux qui étaient épargnés craignaient pour leur vie : une délégation de Sirapiens se rendit donc en pèlerinage au pied des falaises de l'Ennoy où un ermite vivait en troglodyte, afin de le prier d'intervenir en leur faveur auprès des divinités infernales.

Parmi les spirales de fumée d'herbes médicinales qu'il récoltait sur les bords du fleuve nourricier par les nuits de pleine lune, l'ermite entra progressivement en transe… Parvenu au seuil du royaume des morts, il pria le nocher Charon d'épargner les habitants de Sirap ; le terrible vieillard aux cheveux hirsutes lui répondit :

— Je me contenterai d'emporter une âme sur ma barque ; que les autres vivent leur vie jusqu'au bout !

Revenu de son voyage aux portes de l'autre monde, l'ermite rassura les Sirapiens : seul le premier malade mourrait ; tous les autres seraient sur pied rapidement. Après être retournée à Sirap en chantant, la délégation déchanta aussitôt en constatant que, en son absence, des centaines d'habitants étaient morts…

L'ermite fut surpris de voir revenir si vite la délégation de Sirapiens ; il retourna donc voir le nocher Charon sur la rive du fleuve inférieur. Lorsqu'il lui demanda la raison de tant de morts, le terrible vieillard lui expliqua en haussant une épaule avec dédain :

— Je n'ai pris qu'une âme, comme je l'avais promis : je ne suis pas responsable des suicidés.

Incrédule, l'ermite demanda encore :

— Mais pourquoi se sont-ils suicidés ?

Parmi les éclats d'un rire aussi puissant que rare, le passeur hilare s'exclama en se frappant la cuisse :

— Parce qu'ils avaient peur de mourir de la fièvre !

9. Biodiversité de pensée

Même si les problèmes semblent globaux, il n'y a pas de solution globale, et encore moins de solution unique : il n'y a que des solutions individuelles adaptées à la manifestation locale d'un problème général, en sorte que renoncer à la pensée unique est devenu aujourd'hui une simple question de survie.

Car chaque défi local appelle une multitude de solutions individuelles : ce n'est que l'immense variété d'idées individuelles qui, prises toutes ensemble, permettront à la communauté humaine de progresser et de s'adapter à son environnement de plus en plus agressif en raison des mauvais traitements qu'elle lui a infligés. La meilleure conséquence de l'autonomie individuelle est une adaptabilité quasiment illimitée de l'espèce, puisque chaque représentant peut créer sa propre réponse aux perturbations survenant dans la partie de l'écosystème qui est la sienne : nous sommes tous spécialistes de notre lieu de vie et de notre corps, qu'aucune personne extérieure ne pourra jamais connaître mieux que nous. Comme tous les autres organismes vivants, nous avons en effet le choix d'élaborer notre propre réponse aux perturbations de notre environnement en recourant à nos facultés créatrices personnelles ; les lois de l'évolution nous poussent d'ailleurs à innover en permanence : de cette faculté d'innovation est issue l'infinie variété des espèces végétales et animales, dont la coexistence même constitue la preuve vivante que tout est possible.

Dans la quatrième leçon de savoir-revivre, nous avons vu que la vraie science est infuse, qu'elle est dictée par les circonstances et qu'elle ne cesse d'évoluer avec elles : c'est pour

toutes ces raisons que les experts n'ont qu'une utilité auto-proclamée. Bien conscients d'usurper leur position, ils interdisent formellement aux non-experts d'évaluer leur prétendue utilité ; et la grande misère épistémique de leur « science » provient de ce que les experts n'ont qu'un œil, puisqu'ils ferment l'autre pour disséquer le monde sur le plateau de leur microscope.

Les poètes sont plus forts qui ont trois yeux, avec lesquels ils sondent la profondeur de l'âme : ainsi les vraies solutions sont toujours poétiques, et elles entrent en résonance avec le terroir où elles développent leurs racines ; de toutes ces couleurs locales naît une biodiversité salutaire pour la pensée, qui cesse alors d'être globale et imposée pour devenir collective et partagée. À partir de ce point, la notion de *probabilité*, dépourvue de signification au niveau de l'individu, s'efface au profit de celle de *réalisation* : si nous focalisons toutes nos pensées et tout notre être sur une éventualité, cette éventualité se réalise.

La biodiversité de nos pensées permet encore l'éclosion de la pensée multidimensionnelle. Si nos vies sont beaucoup plus enthousiasmantes qu'une intrigue théâtrale avec une exposition, un développement et un dénouement, c'est parce que nous ne vivons pas dans un monde linéaire de causes et d'effets, mais dans une réalité multidimensionnelle où le plus petit changement dans l'expression d'une variable de l'équation générale engendre une palette de changements aussi nombreux qu'imprévisibles : la physique quantique nous en a ouvert les portes depuis plus d'un siècle, et elle n'a pas fini d'en explorer les lois déroutantes. En le reconnaissant, nous entrons des deux pieds et de tout le corps dans la danse de la réalité, qui réunit l'ensemble des dimensions de l'existence en une seule ; alors le monde nous danse autour et nous offre ce que nous lui demandons.

Pourquoi nous obstiner à raisonner de manière linéaire dans un monde qui ne l'est pas ? Pourquoi continuer à négliger la meilleure part du monde sous prétexte qu'elle n'est pas explicable par un raisonnement linéaire ? Expliquer un phénomène basique comme la digestion, cet acte vital par lequel nous transmuons la vie du monde extérieur en agent de notre vie propre, reste impossible du seul point de vue anatomique ou biologique, et requiert des considérations de nature énergétique ainsi que

l'appel à une dimension spirituelle – c'est-à-dire la mise en œuvre d'une pensée multidimensionnelle.

Appliquée par exemple à la santé, la pensée multidimensionnelle prendra en compte tous les aspects de la question : outre la nourriture, les émotions, le sommeil et l'activité physique, elle inclura les besoins psychiques et spirituels, y compris l'amour sans qui aucune existence n'est possible, ainsi que la joie sans laquelle nous ne vivrions pas longtemps. Sa logique ne sera pas de postuler qu'un aliment X déclenchera toujours un effet Y, par exemple qu'une boisson excitante comme le thé rendra le sommeil difficile, ce qui est manifestement faux puisque nous avons tous une réponse différente à un même aliment, mais de considérer l'être dans son entier et de prendre en compte simultanément toutes les facettes de la vie, en quittant la logique linéaire ; car, de même que seule la biodiversité organique permet la continuité de la vie, seule la biodiversité de pensée permet la continuité de la pensée.

Ainsi pourrons-nous enfin placer la conscience avant la science, comme les artistes qui regardent le monde avec leurs propres yeux et le communiquent avec leur propre cœur, ou encore comme les enfants dont la sagesse macrocosmique surclasse la microscopique connaissance « scientifique » ; nous passerons alors de la pensée unique à la pensée partagée en toute liberté – en toute biodiversité !

Dans cette quête, l'imagination est notre première alliée, ainsi que mon prédécesseur et maître Charles Ferdinand Ramuz l'a si joliment exposé dans ce passage de la troisième livraison de ses « Remarques » de l'année 1928 :

L'image chez l'imaginatif finit à force d'intensité par avoir plus de réalité que l'objet qui l'a provoquée. Dans la nuit de sa tête, il y a des couleurs plus vives que toutes les couleurs. L'image finit par prendre tant de force en lui qu'elle échappe à son contrôle et se met à vivre d'une vie à elle, développant ses virtualités propres selon des lois qui sont ses propres lois.

L'imagination est toute-puissante sur le corps. Elle guérit les maladies et elle crée les maladies. Mes tissus finissent par ressembler à l'image que je me fais d'eux. Les médecins ne le croient

pas assez, mais c'est que les médecins manquent souvent eux-mêmes d'imagination. S'ils ne la reconnaissent pas où elle est, c'est qu'ils ne la connaissent pas. S'ils la connaissaient, ils la reconnaîtraient.

Rien n'est en vie là où elle n'est pas, car elle est d'abord dans l'esprit et redescend de là dans la matière. Elle circule comme l'ange sur une échelle qui va de la terre au ciel. Elle tire de la matière une image spirituelle, et elle la lui réimpose. Là où est l'imagination, là aussi est la liberté.

10. Vaincre la biophobie

La biophobie, ou répulsion pathologique à l'égard des manifestations de la vie, est une maladie mentale qui prend sa source dans l'invention de l'habit : en perdant le contact avec nos corps et ceux des autres, nous avons perdu le contact avec la vie. À force de nous vêtir, nous sommes devenus pâles, laids et sales, mais encore frileux et sourds à nos perceptions sensorielles – et nous avons fini par manger des choses qui ne conviennent pas à nos corps, avec pour conséquence des dysfonctionnements physiologiques chroniques et toutes les maladies physiques et mentales qui en découlent.

À cause de cette dérive alimentaire découlant de la dérive vestimentaire, nous avons commencé à dégager de mauvaises odeurs, autant dans notre transpiration que dans notre haleine ou dans nos déjections. Et nous avons bouclé le cercle infernal en utilisant des parfums artificiels pour tenter de masquer nos odeurs corporelles, ce qui les aggrave puisque leurs molécules chimiques, donc toxiques, ajoutent une nouvelle couche de pollution appelant une pollution encore plus forte pour la masquer…

Un organisme en bonne santé sent bon. Si nous avons mauvaise haleine, c'est que nous mangeons des choses qui ne nous conviennent pas ; si l'odeur de notre propre transpiration nous incommode, c'est que nous mangeons des choses qui ne nous conviennent pas ; si nos déjections sentent mauvais au point de nous dégoûter, c'est que nous mangeons des choses qui ne nous conviennent pas… Tous les animaux sauvages qui se nourrissent en suivant leur instinct ont une signature olfactive à la fois reconnaissable et agréable. Dans les prés, même les crottes

de chèvre ou les bouses de vache ont une odeur plaisante, parce que les chèvres et les vaches mangent de l'herbe et que l'herbe convient à leur système digestif. Seuls les animaux intoxiqués par l'homme sentent mauvais, comme les chiens qu'on gave de céréales, déguisées en croquettes, qui les rendent aveugles et puants.

S'il est certain que les vaches, les chèvres et les lapins sont herbivores, ou que les poules, les chats et les chiens sont carnivores, et qu'il est donc criminel de forcer les animaux précités à consommer des céréales, aliment artificiel créé par l'agriculture, je ne prétendrai pas définir quels sont les aliments qui conviennent ou non à l'être humain : en effet, nous sommes par nature des omnivores relativement flexibles, mais notre régime effectif doit être adapté à chacun en fonction du lieu de vie, du climat et de la saison, et personnalisé selon les âges de la vie, le sexe, l'activité physique et intellectuelle, ainsi que le terrain, le tempérament, l'état de santé, le groupe sanguin, l'anamnèse, le vécu émotionnel, et tout autre facteur individuel qui peut avoir une incidence sur la digestion, l'assimilation et l'élimination des aliments ingérés – sans oublier les goûts et les couleurs, car manger doit avant tout être un plaisir, puisque le plaisir est une composante importante de la santé.

Je donnerai simplement quelques indices pour mettre chacun sur sa piste propre : une alimentation adaptée privilégiera toujours les aliments frais et vivants, locaux, naturels et non transformés ; par exemple, en France au mois de mai, il sera toujours préférable de manger des fraises et des asperges cultivées sur place plutôt que des fruits exotiques, car ces fruits et légumes du terroir contiendront toutes les substances nutritives en lien avec la saison et le climat dont nous avons besoin pour être en bonne santé à ce moment-là. Ce n'est donc pas un hasard si les fraises et les asperges sont des aliments particulièrement détoxifiants : ils arrivent au printemps pour nettoyer l'organisme après la période hivernale, saison morte dont l'alimentation est forcément moins fraîche et plus consistante, quand le brouillard, la neige et le gel empêchent les salades de pousser.

Au lieu de manger des aliments inadaptés et improductifs, puis de nous gargariser de dentifrices chimiques et de nous asperger de parfums artificiels afin d'en noyer l'odeur indésirable,

nous avons tout avantage à consommer des aliments qui nous font sentir bon. Essayez et vous verrez : il n'y a pas que les asperges qui donnent une senteur particulière à l'urine ! Certains aliments parfument durablement l'haleine, comme la menthe fraîche ou la réglisse naturelle ; d'autres aliments comme les artichauts modifient la perception que nous avons du goût des autres nourritures et de notre propre salive. Cependant, n'accusez pas à tort un aliment de donner mauvaise haleine : beaucoup d'aliments ont un effet détoxifiant qui fait ressortir les poisons déjà présents dans l'organisme. C'est le cas de l'ail : si vous êtes en parfaite santé, il ne vous donnera pas mauvaise haleine ; mais il fera ressortir les toxines d'un foie surchargé, et de la combinaison de ces toxines avec les molécules d'ail qui les emportent naît une odeur désagréable et persistante – alors que l'ail par lui-même a un parfum agréable et surtout fugitif ! Il en va de même des prétendues allergies alimentaires : manger des fraises au printemps fera sortir les toxines accumulées durant l'hiver, et les problèmes cutanés ou digestifs qui se manifestent après absorption ne sont pas des réponses négatives au contenu des fraises mais le résultat de l'action détoxifiante de cet aliment sur les poisons déjà présents dans l'organisme. Il est important de ne pas confondre les prétendues allergies alimentaires, qui n'existent tout simplement pas, avec les intoxications alimentaires causées par des substances impropres à la consommation.

Renouer avec une alimentation adaptée, loin de toute nourriture artificielle, nous permettra de retrouver l'estime de notre corps, étape indispensable sur le chemin de notre retour à une vie vivable. Car, pour qui vit en état d'incarnation, le dégoût du corps ne peut mener qu'à la mort : dès qu'il s'est coupé de ses perceptions sensorielles et dégoûté de son corps, l'être humain a commencé à se dégoûter des autres formes de vie et de leurs odeurs. Il s'est ainsi égaré sur une route sans avenir : il a commencé à brûler ses déchets au lieu de les composter, perdant la meilleure occasion de nourrir les mouches qui nourrissent les oiseaux, et gaspillant une précieuse biomasse ; il s'est mis à donner des bains à ses animaux de compagnie devenus malodorants, achevant leur aliénation ; puis il s'en est pris aux micro-organismes et il a commencé à vouloir tout désinfecter –

ce qui par chance reste impossible, sans quoi nous mourrions, puisque les virus, bactéries et microbes sont des constituants vitaux de notre propre organisme.

Il est grand temps de faire demi-tour avant de mourir d'asepsie sur cette voie déviante : une grande partie de nos problèmes de santé provient de l'absence de micro-organismes, donc de vie, dans notre environnement aussi bien que dans nos aliments ; l'asepsie tue beaucoup plus vite et plus sûrement que les micro-organismes ne le feront jamais !

Si nous nous obstinons à tout considérer du point de vue de l'hygiène, nous mourrons non seulement en tant qu'individus, mais il deviendra en outre très difficile de perpétuer l'espèce : faire l'amour nous dégoûtera tellement que nous ne parviendrons plus à faire des enfants – à moins de recourir à des gestations entièrement in vitro, à partir de spermatozoïdes et d'ovules triés avec un soin phobique et nettoyés de toute trace de vie étrangère… quels enfants débiles naîtraient d'une telle conception ?

11. La vie va de soi

Le mystère de la vie n'est pas un problème à résoudre, mais une réalité à vivre dans l'instant présent. C'est pourquoi il n'est pas utile de penser en termes de problèmes : je dirais même que le seul problème est de considérer certains aspects de la vie comme problématiques.

En vérité, la vie sait très bien où elle va et ce qu'elle fait : nous n'avons qu'à la suivre, sans apposer des étiquettes positives ou négatives sur les diverses expériences qu'elle nous propose, et surtout sans la contrôler – car le contrôle, loin d'éloigner les difficultés, tisse au contraire de nouvelles difficultés sur la trame de l'existence soudain alourdie par ces interventions intempestives. La vie va de soi.

Toute épreuve surmontée de bonne volonté est un enrichissement pour le parcours de l'âme qui la vit ; la souffrance naît essentiellement des jugements que nous attribuons aux expériences que nous considérons comme négatives, en refusant de voir ce qu'elles apportent à notre évolution. Dès que nous quittons toute forme de jugement et que nous cessons de penser en termes de problèmes et de difficultés, la vie peut s'écouler librement et nous apporter son flux d'offrandes pour combler nos attentes comme nos lacunes, car la vie sait toujours ce qui est bon pour nous – nous comprendrons pleinement à quel point c'est vrai lorsque nous aurons accepté de sortir de notre zone de confort pour adhérer corps et âme au flot de l'énergie vitale.

Jean Giono appelait ce flot d'énergie continue « le chant du monde » ; avant d'en faire le titre de son plus célèbre roman, il exposa d'abord cette pensée dans l'article du même titre

paru dans L'Intransigeant (Le Journal de Paris) numéro 19.230 (53e année) du 17 juin 1932 :

Pour comprendre la nature
Le chant du monde, par Jean Giono

Il y a bien longtemps que je désire écrire un roman dans lequel on entendrait chanter le monde. Dans tous les livres actuels on donne, à mon avis, une trop grande place aux êtres mesquins et l'on néglige de nous faire percevoir le halètement des beaux habitants de l'univers. Les graines dont on ensemence les livres, on les achète toujours au même grainier. On sème beaucoup l'amour sous toutes ses formes et c'est une plante bien abâtardie ; encore une ou deux poignées d'autres graines et c'est tout. Tout ça d'ailleurs se sème sur l'homme. Je sais bien qu'on ne peut guère concevoir un roman sans homme, puisqu'il y en a dans le monde. Ce qu'il faudrait, c'est le mettre à sa place, ne pas le faire le centre de tout, être assez humble pour s'apercevoir qu'une montagne existe non seulement comme hauteur et largeur, mais comme poids, effluves, gestes, puissance d'envoûtement, paroles, sympathie.

Un fleuve est un personnage, avec ses rages et ses amours, sa force, son dieu hasard, ses maladies, sa faim d'aventures. Les rivières, les sources sont des personnages : elles aiment, elles trompent, elles mentent, elles trahissent, elles sont belles, elles s'habillent de joncs et de mousses. Les forêts respirent. Les champs, les landes, les collines, les plages, les océans, les vallées dans les montagnes, les cimes éperdues frappées d'éclairs et les orgueilleuses murailles de roches sur lesquelles le vent des hauteurs vient s'éventrer depuis les premiers âges du monde : tout ça n'est pas un simple spectacle pour nos yeux. C'est une société d'êtres vivants. Nous ne connaissons que l'anatomie de ces belles choses vivantes, aussi humaines que nous, et si les mystères nous limitent de toutes parts c'est que nous n'avons jamais tenu compte des psychologies telluriques, végétales, fluviales et marines.

Cet apaisement qui nous vient dans l'amitié d'une montagne, cet appétit pour les forêts, cette ivresse qui nous balance, regard éteint et pensée morte, parce que nous avons senti l'odeur des bardanes humides, des champignons, des écorces, cette joie d'entrer dans l'herbe

jusqu'au ventre, ce ne sont pas des créations de nos sens, ça existe autour de nous et ça dirige plus nos gestes que ce que nous croyons.

Je sais que, quelquefois, on s'est servi d'un fleuve pour faire charrier à travers un roman des alluvions de terreur, de mystère ou de force. Je sais qu'on s'est servi des montagnes et que tous les jours on se sert encore de la terre et des champs. On fait chanter les oiseaux dans les forêts. Non, ce que je voudrais faire, c'est mettre tout ça à sa place. Malgré tout, dans l'admirable dernier roman de Jules Romains, Paris est un peu petit, Paris en tant que personnage est beaucoup plus costaud que ça. Je le connais mal ; les quelques fois où je l'ai fréquenté il m'a si bien montré le jeu de certains de ses muscles, si bien réussi quelques passes de lutte secrète que je le tiens désormais en lointain respect.

Si je dis qu'il est petit dans ce livre, c'est que, pour le moment, les hommes ont trop d'importance par rapport à lui. Il est possible d'ailleurs que dans les prochains volumes son portrait soit complété et qu'au bout du compte on le voie enfin comme il est : plat, rongeur, grondant, fouisseur de terre, embué dans la puanteur de ses sueurs humaines comme une grosse fourmilière qui souffle son acide.

Oui, on s'est servi de tout ça. Il ne faut pas s'en servir. Il faut le voir. Il faut, je crois, voir, aimer, comprendre, haïr l'entourage des hommes, le monde d'autour, comme on est obligé de regarder, d'aimer, de détester profondément les hommes pour les peindre. Il ne faut plus isoler le personnage-homme, l'ensemencer des simples graines habituelles, mais le montrer tel qu'il est, c'est-à-dire traversé, imbibé, lourd et lumineux des effluves, des influences, du chant du monde.

Pour qui a vécu un peu de temps dans un petit hameau de montagne par exemple, il est inutile de dire combien cette montagne tient de place dans les conversations des hommes. Pour un village de pêcheurs, c'est la mer ; pour un village des terres, ce sont les champs, les blés et les prés. On ne peut pas isoler l'homme. Il n'est pas isolé. Le visage de la terre est dans son cœur.

Pour faire ce roman, il ne faudrait que des yeux neufs, des oreilles neuves, des chairs nouvelles, un homme assez meurtri, assez battu, assez écorché par la vie pour ne plus désirer que la berceuse chantée par le monde.

12. La santé ne s'achète pas

Qui oserait prétendre que nous vivons dans une société saine ? Les médecins n'ont d'ailleurs jamais réussi à définir ce qu'est la santé : ils ne savent en effet rien d'elle, puisqu'ils ont étudié uniquement les maladies et leurs symptômes apparents, ainsi que leur prétendue éradication par des méthodes brutales et contraires à la vie ; demander l'avis d'un médecin sur la santé est donc comme demander des conseils sur la sexualité à une pucelle.

La maladie se définit comme la rupture de l'état de cohérence énergétique et informationnelle, ou homéostasie, qui est l'essence de la santé. Cependant la santé ne peut pas être réduite à l'absence de maladie : elle est au contraire la capacité de vaincre la maladie par les seuls moyens de son corps, en soutenant si besoin ses capacités de régénération par des moyens naturels tels que les plantes, la chaleur ou le froid, sans oublier la prière et le chant. La santé, c'est donc avoir de la fièvre pour brûler les déchets cataboliques, avoir la diarrhée pour évacuer leurs résidus, et avoir des réponses de détoxication lorsqu'on s'est intoxiqué accidentellement, ces réponses incluant les éruptions cutanées, les tumeurs et les cancers, dont l'utilité est de nettoyer les organes afin de rétablir leur bon fonctionnement. Ainsi, l'idée folle d'un monde sans maladie est une utopie, la maladie étant en réalité un processus de guérison – on peut même dire sans artifice rhétorique que la maladie *est* la guérison.

Pour que nous restions en état de santé, la nature nous a dotés d'un système immunitaire complexe dont les virus, bactéries et microbes sont des éléments endogènes au statut de membres permanents ; ces micro-organismes reprennent leur autonomie

à certaines phases d'une maladie, acquérant ainsi l'apparence d'éléments exogènes – et, dans cet état transitoire, ils ont notamment pour mission de nettoyer l'organisme en métabolisant les poisons afin de les évacuer. C'est pour cette raison que les tests de dépistage des prétendues infections sont positifs ou négatifs selon les phases de la maladie ; c'est pour cette raison qu'ils ne fournissent aucune indication utile à la santé ; et c'est pour cette raison que la contagion n'est qu'une illusion, la même maladie affectant des gens proches physiquement et géographiquement parce qu'ils subissent la même rupture d'homéostasie en raison d'une vulnérabilité commune, physique ou psychique, causée par une carence, une intoxication, un conflit, une peur ou tout autre facteur de perturbation.

Parfois même, la contagion apparente relève de l'effet placebo : Rudolf Steiner la voyait comme un processus infantile d'imitation. Le docteur René-Nicolas Desgenettes le savait déjà bien avant lui : au cours de l'expédition de Syrie de 1799, afin de remonter le moral des troupes de Napoléon Bonaparte, il fit la démonstration que la peste n'est pas contagieuse en prélevant le pus du bubon d'un soldat malade et en se l'inoculant par une double piqûre à l'aine et à l'aisselle ; puis, lorsque Claude-Louis Berthollet lui fit part de sa croyance selon laquelle le « vecteur » de la peste serait la salive, le docteur renouvela sa démonstration en buvant le fond du verre dans lequel un pestiféré venait de boire !

Ainsi le mot « contagion », au sens où l'entend la doctrine médicale dominante, est un mot vide de sens, parce qu'il décrit un mécanisme qui n'existe pas : quand un ensemble de gens proches sont affectés en même temps par une même maladie, il s'agit en réalité d'une maladie collective, qui remplit dans un corps social donné la même fonction que la maladie individuelle dans un corps physique donné. S'il était vrai que la contagion existait, alors tout le monde serait affecté en permanence par l'ensemble des micro-organismes exogènes vivant à un moment et dans un lieu donnés, et nous aurions tous au minimum la grippe en permanence ; or, fort heureusement, de très nombreuses personnes ne « tombent » jamais malades, même au plus fort des vagues de « contagion »… On l'observait déjà au temps de la peste et du choléra en Europe : de très nombreux médecins portés par une vocation inébranlable,

ainsi que des ecclésiastiques enveloppés de lumière divine comme Don Bosco, se sont occupés des malades et des mourants sans jamais rien « attraper » – la principale différence entre eux se situant dans le terrain émotionnel : tandis que les candidats à la maladie vivaient dans la peur, ceux qui les soignaient vivaient dans l'amour de leur prochain.

Plus près de nous, vous avez sans doute remarqué que, à la piscine, ce sont toujours les mêmes qui « attrapent » des mycoses, tandis que les autres n'en ont jamais ; c'est parce qu'elles ne s'attrapent pas : elles sont présentes partout sous forme de spores invisibles, y compris en nous, et ne se développent que lorsqu'elles rencontrent des replis cutanés dont le pH est suffisamment acide pour favoriser leur éclosion. La même chose est vraie de la grippe : certaines personnes en souffrent à chaque saison, et d'autres semblent toujours épargnées… Aucun mécanisme physique de contagion n'a d'ailleurs pu être identifié de manière scientifique : c'est une simple croyance sur laquelle la doctrine médicale dominante s'appuie sans pouvoir la démontrer.

Mais il y a mieux : l'absence d'un mécanisme de contagion dans l'apparition des maladies « infectieuses » a été démontrée de manière irréfutable, en particulier pour la tuberculose, par Jules Tissot en 1936 : « Ces acquisitions nouvelles sont d'une importance capitale au point de vue pratique car, en premier lieu, elles démontrent que la tuberculose est une maladie qui naît spontanément chez l'homme et non pas par contagion. En second lieu, elles permettent de préciser le rôle que joue le bacille de Koch dans l'évolution de la tuberculose ; enfin, elles permettront également, comme conséquence, d'éliminer définitivement et avec sûreté, toutes les méthodes de traitement inutiles qui avaient pour but, soit de détruire le bacille de Koch, résultat impossible à obtenir sans détruire l'individu lui-même, soit d'immuniser l'homme contre la contagion par ce bacille, immunisation qui est sans objet, en raison de l'origine du bacille de Koch et puisque la tuberculose est une maladie spontanée, endogène et non une maladie contractée par contagion, tout au moins en règle générale. / Mais, si ces acquisitions sont importantes aux divers points de vue que je viens d'indiquer, elles en ont une encore plus grande à un point de vue plus général : la connaissance du mécanisme de la transfor-

mation des éléments constitutifs normaux des éléments anatomiques en une culture bactérienne, c'est-à-dire en un virus pathogène ; ce fait constitue la première démonstration de la naissance d'un virus dans l'organisme vivant qui en est la source originelle et la première démonstration complète et directe de ce fait que la source originelle des virus est la substance de l'organisme des êtres vivants. […] Le bacille de Koch n'intervient donc pas comme agent causal de la tuberculose. L'agent causal de celle-ci c'est la cellule embryonnaire, agent producteur de la totalité du tissu tuberculeux. L'agent actif d'infiltration et d'extension des lésions, c'est le filament germinatif des granulations chromatiques des cellules embryonnaires, filament constitué par une série de bâtonnets ou mitochondries en haltère. / Le bacille de Koch, produit de segmentation de ces filaments en haltère, n'est donc qu'un témoin de l'évolution des lésions tuberculeuses. […] Les faits exposés jusqu'ici, qui nous apportent la connaissance de la nature et de l'origine du tissu tuberculeux et du bacille de Koch constituent, en même temps, la démonstration de deux faits d'une importance capitale. Le premier est que la tuberculose se développe spontanément chez les individus, l'élément destructeur des tissus étant créé par l'organisme lui-même et provenant de l'évolution anormale de ses éléments constitutifs normaux. Le second est la formation d'un virus autogène dans un organisme vivant par ses éléments constituants normaux, et le mécanisme de cette formation ; la première démonstration complète de ce fait est donnée par l'origine du bacille de Koch. Le premier de ces faits, le développement spontané de la tuberculose, entraîne cette conclusion nécessaire que la contagion n'est pas la cause initiale de ce développement. Le second a une portée qui n'est pas restreinte au cas particulier de la tuberculose ; il apporte la connaissance de la source originelle des virus ; ils proviennent tous, nécessairement, des organismes vivants. // La cause du développement de la tuberculose et de la formation du tissu tuberculeux est la même que celle du développement du cancer et de la formation du tissu cancéreux ; dans celui-ci se forment de la même façon des cellules embryonnaires naissant des mitochondries des éléments normaux des tissus et des travées de tissu cancéreux formant de nouvelles cellules embryonnaires dont l'évolution et le rôle dans la formation

du tissu cancéreux sont les mêmes que ceux des cellules embryonnaires pour le tissu tuberculeux. »

La recherche scientifique sur la tuberculose menée par Jules Tissot au vingtième siècle vient donc confirmer la preuve empirique sur la peste apportée par le docteur Desgenettes à la toute fin du dix-huitième siècle… Ainsi la légende terrifiante de la « contagion » ressemble à celle d'une foule marchant sur un sentier au bord de la falaise : certaines personnes tombent dans le vide parce qu'elles ont le vertige (dysfonctionnement de l'oreille interne associé ou non à des troubles oculaires), là ou d'autres ne tomberont jamais ; croire qu'on « attrape » une maladie est aussi ridicule que de professer que le vertige « attrape » les gens qui marchent sur le bord d'une falaise !

La biologie sera capable d'expliquer le détail des mécanismes de la santé et de la maladie lorsqu'elle appliquera aux cellules des organismes vivants les lois de la physique quantique : ce jour-là, elle comprendra que ce qu'elle prenait pour des envahisseurs dans les maladies « infectieuses » ne sont en réalité que des mutations temporaires de l'organisme lui-même – et elle pourra enfin redevenir une science digne de ce nom plutôt qu'un cercle d'amateurs partageant et amplifiant leurs phobies de la vie.

Quant à notre vie quotidienne, si nous voulons rester en bonne santé, il nous faut d'urgence appliquer à nos corps des principes d'écologie semblables à ceux que nous appliquons à notre environnement : car toute intoxication, causée notamment par un médicament, un cosmétique ou un produit chimique quel qu'il soit, va créer la chaîne suivante : intoxication >> détérioration des cellules >> rupture de l'homéostasie >> apparition spontanée de micro-organismes pour nettoyer le terrain >> reprogrammation de l'ADN pour intégrer les données de l'expérience.

Accuser les micro-organismes d'être responsables des maladies est comme accuser une femme de ménage de l'apparition de poussière dans une maison : s'il est vrai qu'il y a souvent des femmes de ménage dans les maisons poussiéreuses, ce n'est pas pour la diffuser qu'elles y viennent, mais bien pour l'aspirer ! Au lieu de bombarder nos femmes de ménage intimes d'antibiotiques et de vaccins ultratoxiques, prenons-les dans nos bras

et chérissons-les de tout notre cœur – aussi vrai que la santé passe toujours par la libre-circulation de l'amour.

La véritable santé, c'est donc être « porteur sain » de l'ensemble des micro-organismes existants, y compris le VIH et le coronavirus qui ne sont pas responsables du sida et du covid ainsi que l'ont cru de bonne foi les biologistes qui les ont découverts comme on découvre la présence d'une femme de ménage dans une maison poussiéreuse. Lorsque les législateurs sont tentés de criminaliser le fait d'être « porteur sain » sous prétexte de risque de contagion, cela revient à criminaliser le fait d'être en bonne santé ; et l'effet délétère de telles lois est de causer un nivellement par le bas de la santé de l'humanité – on sacrifie les plus forts en imaginant « protéger » les plus faibles. Hélas, depuis que la maladie est devenue un monopole lucratif financé par les États, le serment d'Hippocrate s'est transformé en serment d'hypocrite, et le précepte « Primum non nocere » s'est estompé derrière un écran de fumée…

Car le nœud du drame est que, dans notre monde presque entièrement libéralisé, la « santé » est le seul domaine qui connaît encore une situation de monopole ! Cette étonnante exception est anormale et doit prendre fin au plus vite : elle est l'indice d'un dysfonctionnement du système de pouvoir – et, quand nous laisserons enfin les mille méthodes de santé alternatives entrer librement en concurrence, sans subventionner la méthode qui est à la fois la plus coûteuse et la moins efficace, la doctrine médicale dominante disparaîtra rapidement en raison de son absence de résultats. Une vie épanouie et libre, quelle que soit sa durée, ne vaut-elle pas mieux qu'une vie de souffrances médicales sur ordonnance ?

Patience : le jour viendra où l'on admettra enfin au grand jour que les crimes médicaux ont tué beaucoup plus de gens que les crimes ordinaires, et où la « médecine officielle » et tous les médecins qui l'ont incarnée seront jugés pour crime contre l'humanité ; il n'y aura dès lors plus ni médicaments chimiques, ni vaccinations, ni chimiothérapies, ni ablations chirurgicales – et c'est à chacun de nous, par notre prise de conscience que la santé ne s'achète pas, qu'il appartient de faire en sorte que ce jour soit proche.

13. Pasteur malfaiteur

La fortune posthume de Pasteur est aussi surprenante qu'injustifiée, et ne s'explique que par des mauvaises raisons : d'une part la peur collective de la maladie et de la mort, le souhait absurde d'un monde sans maladie et la quête insensée de la panacée qui le permettrait ; d'autre part l'exploitation mercantile qui en est faite par son sinistre institut, en réalité une organisation mafieuse sans scrupules dont le but est de rendre les gens dépendants de « remèdes » miraculeux, tant curatifs que préventifs, dont l'efficacité est aussi nulle que le coût élevé, et dont les effets cachés sont pires que les pires maladies et mènent avec certitude à la mort de l'espèce humaine et de son environnement tout entier.

Si l'on examine rétrospectivement la figure de Pasteur, chimiste de province qui s'improvisa microbiologiste et n'hésita pas à combler ses lacunes en s'appropriant les résultats des recherches de ses contemporains de la manière la plus déloyale qui soit, on s'apercevra que cet homme au nom de gourou religieux a produit toutes ses théories sur les « maladies infectieuses » en état de grande infirmité, puisqu'il était hémiplégique du côté gauche à la suite d'une attaque survenue le 19 octobre 1868 – ce qui signifie qu'une grande partie de son cerveau droit ne fonctionnait plus, l'empêchant d'appréhender les problèmes dans leur globalité. C'est dans cet état d'infirmité qui ne lui laissait plus toute sa jugeote que, dès 1885, il a assassiné une centaine d'enfants en leur inoculant la rage du lapin ; il a été plusieurs fois accusé d'homicide par imprudence, mais ses protecteurs étaient suffisamment puissants pour faire taire toute voix dissonante dans le chœur de sa renommée fabriquée à grand renfort de publicité mensongère…

On peut résumer ainsi les effets pervers des deux principales doctrines pasteuriennes, la vaccination des organismes vivants et la stérilisation de leurs aliments : la *vaccination* consiste à prévenir une supposée maladie aiguë en introduisant dans l'organisme une maladie chronique doublée d'une intoxication aux adjuvants du processus tels que le mercure et l'aluminium ; la *stérilisation* des aliments ou « pasteurisation » consiste à remplacer une population de micro-organismes actifs et bénéfiques à la santé par leurs cadavres devenus inactifs et toxiques, avec la conséquence que le vide ainsi laissé sera comblé naturellement (la nature ayant horreur du vide) par d'autres micro-organismes moins équilibrés et moins utiles à la digestion de cette nourriture dévitalisée.

C'est parce que, depuis un siècle et demi, nos corps subissent vaille que vaille les dégâts des vaccinations de masse et d'une alimentation stérilisée, qu'aujourd'hui nous souffrons tous à des degrés divers de maladies chroniques de plus en plus invalidantes telles que les allergies respiratoires et cutanées, les désordres nerveux et mentaux, la fibromyalgie ou le syndrome de fatigue chronique, ainsi que de maladies de « civilisation » comme les cancers, la sclérose en plaques ou la maladie d'alzheimer. Car, si nos systèmes immunitaires sont conçus pour garantir l'homéostasie de nos corps dans un environnement riche en micro-organismes de toute sorte, ils se trouvent démunis face à une intoxication par une substance aussi mortifère que le mercure, sur un terrain perverti par des virus trafiqués qu'on a introduits à travers des voies non naturelles au moyen de piqûres intradermiques ou intraveineuses.

La solution est simple : déboulonnons la statue de Pasteur et transformons son institut parisien en maison d'aide aux enfants devenus autistes à cause du mercure et de l'aluminium des vaccins ; ensuite, relisons les travaux d'Antoine Béchamp et de Jules Tissot à la lumière des découvertes les plus récentes de la physique quantique, et enseignons-en les conclusions dans nos collèges et universités afin que la science biologique retrouve le chemin prometteur qu'elle n'aurait jamais dû quitter !

Pour clore en fanfare cette treizième leçon de savoir-revivre, reprenons en chœur la chanson que j'ai chantée en 2020 afin de

faire connaître au plus grand nombre le véritable visage de celui qui ne fut rien de plus que le grand gourou malade de la secte des médecins mercantiles :

Pasteur malfaiteur

En des temps reculés
Vivait le malfaiteur
De notre humanité
Il s'appelait Pasteur

Il croyait inventer
La santé sans douleur
Mais il a tout tenté
Au prix d'être un tueur

Il tuait les bactéries
Qu'il venait d'engendrer
Il tuait nos amies
Sous ses tirs concentrés

Il n'avait pas compris
La biodiversité
Nécessaire à la vie
Même dans l'adversité

Pasteur, malfaiteur
Tu empoisonnes mon lait !
Pasteur, imposteur
Tu intoxiques mon corps !
Tes phobies
Nous estropient !
Tes lubies
Quelle utopie !
Pasteur, j'ai la rage contre toi
Et tes bouillons et tes mixtures !
Pasteur, j'ai la rage contre toi
Et ta pensée contre-nature !

Touche pas à mon biotope
À mon eau, à mon air
Les microbes sont mes potes
Et mes amis très chers

Laisse vivre ma biocœnose
Les ferments sont mes frères
On vit tous en osmose
Dans le sang et la chair

Les plus petites bébêtes
Sont utiles à mon corps
Elles ne sont pas trop bêtes
Pour vivre en bon accord

Que ta mémoire arrête
D'étendre son désaccord
Jusqu'à la vie secrète
Des tréfonds du décor

Pasteur, malfaiteur
Tu empoisonnes mon lait!
Pasteur, imposteur
Tu intoxiques mon corps!
Tes phobies
Nous estropient!
Tes lubies
Quelle utopie!
Pasteur, j'ai la rage contre toi
Et tes bouillons et tes mixtures!
Pasteur, j'ai la rage contre toi
Et ta pensée contre-nature!

14. Nos amis les virus

On sait aujourd'hui qu'il n'y a pas de barrières d'espèces entre les micro-organismes : la grande plasticité des procaryotes les rend polymorphiques ; ce sont donc les mêmes particules qui se manifestent à l'intérieur des organismes vivants, au gré de leurs fluctuations de terrain, tour à tour sous la forme de virus, de bactéries ou de microbes. C'est bien ce qu'on observe dans une culture dont on modifie les paramètres physico-chimiques en cours d'expérience : selon les variations du pH et du potentiel d'oxydoréduction, notamment, différents micro-organismes apparaissent et disparaissent tour à tour, alternant même avec des champignons qui ne sont qu'un de leurs avatars.

Ce fait a été mis en évidence par les travaux d'Antoine Béchamp et de Jules Tissot ; une de ses conséquences est que l'idée même de maladie contagieuse est erronée, comme nous l'avons discuté dans la douzième leçon de savoir-revivre : en réalité, tous les micro-organismes sont déjà présents en nous, assimilés à notre patrimoine génétique, mais, tant que nous sommes vivants et en bonne santé, ils sont intégrés à nos cellules sous une forme endogène, inactive et difficilement détectable ; lorsque nous tombons malades, parce que l'homéostasie a été rompue par une perturbation interne ou externe à laquelle notre terrain a répondu en se modifiant, ils apparaissent et font leur travail de nettoyage des tissus et de reprogrammation de l'ADN ; enfin, lorsque nous mourons, ils nous décomposent afin que notre chair retourne à la terre, lui permettant d'enfanter une nouvelle biomasse.

Il est donc absurde de vouloir éradiquer un virus quel qu'il soit, puisqu'il fait partie de nous au même titre que tous les micro-

organismes qui vivent en nous : anéantir les virus revient à anéantir la vie elle-même. C'est probablement pour cette raison que les vaccins de nouvelle génération provoquent un si grand nombre de décès : en véhiculant un message génétique destiné à tuer des virus par nature endogènes, à la manière d'une bombe microscopique téléguidée dans l'intimité de nos cellules, il détruit une partie vitale de notre propre personne, ce qui est la définition même de la mort.

Si nous voulons survivre en tant qu'espèce, le plus grand travail qu'il nous reste à accomplir est de passer d'une mentalité paranoïaque et guerrière à un esprit de partage et de symbiose : nous nous apercevrons alors, avec une joie et un soulagement immenses, que lorsqu'on est pleinement relié au monde qui nous entoure telle une main aimante, on n'a plus aucun ennemi, mais uniquement des alliés.

Car les virus sont nos amis : non seulement ils ne nous veulent pas de mal, mais encore ils nous veulent du bien ! Véritables ratons-laveurs du microcosme, ils apparaissent et se multiplient pour absorber et digérer les produits toxiques dont notre corps a besoin de se débarrasser lorsque notre terrain souffre d'un déséquilibre, par exemple une intoxication physique ou une perturbation émotionnelle ; les virus sont en effet les seuls organismes capables de métaboliser des poisons tels que le mercure, l'aluminium ou les diverses molécules de synthèse, qui sans eux resteraient non métabolisés et non métabolisables, avec toutes les conséquences catastrophiques que cela entraînerait aussi bien dans nos corps que dans l'environnement. Incorporés de manière endogène à notre système immunitaire, ces virus potentiels ont aussi une fonction indirecte et néanmoins nécessaire : en occupant notre terrain, ils empêchent la venue d'autres micro-organismes moins bénéfiques.

On trouve par ailleurs divers micro-organismes exogènes vivant dans nos flores symbiotes : peau, muqueuses de la bouche, du nez et des parties génitales, intestins ; bien que venus de l'extérieur, ils sont hôtes permanents de notre organisme et nous aident à accomplir des tâches que nous ne pourrions accomplir seuls, telle la digestion des aliments ; eux aussi nous préservent de la prolifération d'autres micro-organismes qui ne seraient pas utiles à notre fonctionnement, et leur nature particulière fluctue

selon les paramètres physico-chimiques de notre terrain, ainsi que des cycles lunaire et solaire sous l'influence desquels évolue toute vie.

Les virus en particulier ont une autre fonction indispensable à notre survie en tant qu'individus et en tant qu'espèce : eux seuls sont capables de reprogrammer notre ADN en y incorporant des séquences qu'ils ont prélevées dans d'autres espèces vivantes, animales ou végétales, nous permettant par là de nous adapter à des changements brutaux face auxquels nous serions incapables d'évoluer assez rapidement par nos seuls moyens. Les virus sont ainsi des agents de reprogrammation de nos gènes, sur le terrain qu'ils ont préalablement nettoyé au cours de la phase « ménagère » de leur activité.

Par leur rôle avéré de médiateurs entre tous les êtres vivants, plantes, animaux et humains, les virus sont l'incarnation de l'intelligence du monde, et à ce titre ils siègent en tant que membres permanents de notre système immunitaire. Si nous ne voulons pas disparaître, il est donc urgent que nous cessions de répandre des produits virucides dans nos corps et notre environnement : en voulant tuer les virus, non seulement nous nous tuons nous-mêmes, mais nous tuons toute forme de vie sur notre planète. Il est également urgent que nous comprenions que les virus sont comme nous des êtres vivants à part entière, dotés d'une intelligence autonome, et qu'à ce titre ils ont droit à notre respect.

Il ne tient qu'à nous de faire l'effort d'entrer en communication avec les virus pour qu'ils nous fassent comprendre les raisons de leurs manifestations et l'importance de leurs tâches ; il ne tient qu'à nous de développer une relation harmonieuse avec eux en les traitant avec autant d'amour que nous traitons nos animaux de compagnie. Car les virus sont comme tout animal : si nous les maltraitons, nous les mettons en situation de légitime défense – et il ne faut alors pas nous étonner s'ils nous mordent et s'ils nous griffent…

Puisque nous savons au fond de notre cœur que toute forme de vie mérite notre respect, nos bons soins et nos meilleurs efforts pour vivre en bonne intelligence avec elle, aimons et respectons nos amis les virus : c'est une nécessité pour eux comme pour nous.

15. Les vertus du silence

C'est dans le silence que naissent les nouvelles idées, et non dans la surabondance de communication. Le problème de la surinformation est devenu caricatural avec les médias « modernes » qui bombardent les populations d'informations de toute sorte, souvent tronquées et falsifiées, les empêchant ainsi de réfléchir par elles-mêmes, et les rendant au contraire de plus en plus dépendantes de cet apport incessant mais fragmentaire, volumineux mais insatisfaisant, indéchiffrable par la raison mais marquant émotionnellement…

Dans ce domaine, la palme des dégâts revient à la télévision, parce qu'il n'est pas possible de se faire une opinion valable à partir d'images, dont la fausse objectivité occulte la partialité du choix du sujet, de la répartition des plans, de l'angle de la prise de vue et du cadrage qui inclut une petite partie de la réalité et en exclut la plus grande part : ainsi orientées, les images engendrent des émotions qui troublent la raison – et seul l'écrit permet, dans le calme de la lecture silencieuse, de nourrir une véritable réflexion.

D'une manière générale, trop d'information détruit l'information. Imaginez une bibliothèque universelle qui contiendrait l'ensemble des écrits publiés depuis la découverte de l'écriture : il serait quasiment impossible d'y retrouver la moindre donnée exploitable sur quelque sujet que ce soit, parce qu'il faudrait des siècles pour la localiser dans l'amoncellement casuel des connaissances… Or, cette bibliothèque universelle existe désormais : c'est l'internet, réseau mondial des ressources disponibles interconnectées, qu'il s'agisse d'écrits, d'images ou de sons – on notera en passant que les odeurs et le toucher y

manquent cruellement, contrairement aux livres dont on peut apprécier la qualité de la reliure et du papier, et qui ont l'avantage de conserver l'odeur d'encre de l'imprimerie qui les a créés, l'odeur de la librairie qui les a diffusés, et l'odeur de leurs propriétaires successifs.

Sur l'internet, la quête des informations pertinentes est assistée par de multiples moteurs de recherche permettant de cibler un sujet par mots-clés. Chacun de ces moteurs donne un résultat parfois très différent de ses concurrents quant au tri des informations qu'il juge les plus pertinentes : c'est une chance, car les résultats quels qu'ils soient seront toujours biaisés par la partialité des algorithmes reflétant la subjectivité ou le parti-pris de ceux qui les ont conçus. Pourtant, malgré leurs différences de surface, les moteurs de recherche ont une fâcheuse tendance à mettre en avant ce qui occupe déjà, à tort ou à raison, une place de premier plan : ainsi, les idées admises par le plus grand nombre, même et surtout lorsqu'elles sont fausses, auront tendance à étouffer les idées originales, contrairement à ce qui se passe chez les bons libraires qui assortissent d'une réflexion personnelle et humaine leurs choix d'acquisition, de présentation et de classement.

Or, si l'on veut se forger une opinion digne de ce nom, rien ne vaut la lecture de quelques livres soigneusement choisis par un être humain reconnaissable à son expérience de vie : se les procurer physiquement pour les avoir sous la main, organisés en une pile d'un volume défini plutôt qu'infini, et s'isoler dans le silence d'une maison tranquille pour acquérir des connaissances issues de la pensée organisée de personnes qui ont légué la meilleure part d'elles-mêmes au papier, nous permettra de retrouver nous-mêmes une pensée claire, en nous positionnant par rapport à la pensée claire de ces quelques solistes ayant réussi tant bien que mal à se détacher de la cacophonie qu'est devenue la symphonie humaine parmi le bruit des vagues désordonnées de la marée informationnelle…

Aujourd'hui, notre bien le plus précieux et le plus rare est le silence nécessaire à toute pensée individuelle, que la société d'exploitation-consommation voudrait faire taire sous sa rumeur assourdissante afin de nous empêcher de développer une pensée

personnelle affranchie de ses moules et de ses carcans. C'est pourquoi je suis consterné chaque fois que je vois des gens effrayés par le silence au point d'emporter avec eux de la musique, réduite à un bruit de fond permanent, jusque sur les pelouses des plus beaux parcs publics et jusqu'au fond des forêts les plus magnifiques !

Comme l'a démontré Arvo Pärt dans ses compositions musicales en pointillé, le silence est nécessaire à toute musique, et par-là même à toute pensée – la musique étant une pensée et la pensée étant une musique. C'est aussi dans le silence que nous avons les meilleures chances d'entendre notre voix intérieure et d'en mesurer toute la sagesse ; ainsi, le silence est souvent la meilleure des réponses : pour peu que nous l'écoutions, il nous parle avec prévenance dans son langage d'imperceptible douceur, élucidant spontanément nos interrogations petites ou grandes.

16. Du sens pour redevenir sensés

Si elle veut échapper à toute définition réductrice, la vie doit demeurer une question ouverte à laquelle chacun apporte une réponse biographique personnelle et unique. Pour ce faire, nous avons d'abord besoin de donner du sens à nos pensées et à nos actes, entreprise pour laquelle l'imagination et la poésie seront nos meilleures alliées. Si nos descendants survivent à la dérive « scientifique » actuelle, ils la jugeront avec la plus grande sévérité ; et ils s'assureront que dorénavant les sens l'emportent toujours sur la raison – puisque seuls les sens savent donner du sens à l'existence.

Notre prochain défi sera donc de redevenir des exégètes des sens, capables de tirer de la direction du vent et de l'intensité du soleil la météorologie immédiate de notre environnement, tout en développant une foi inébranlable en notre intuition. Ainsi la moindre odeur inhabituelle, la moindre couleur nouvelle, la moindre saveur surprenante, tout servira notre compréhension directe du monde et notre reconnexion au bon sens des êtres de la terre, plantes et animaux unis dans la même faculté de perception ; car, en fin de compte, seul le bon sens permet à une espèce de survivre, comme nous le montrent les peuplades primitives en milieu naturel, dont nous aurions tout intérêt à suivre l'exemple avant qu'il soit définitivement trop tard. Ainsi pourrons-nous enfin mettre un terme à la dissonance cognitive qui obère la pensée « scientifique » moderne, aussi linéaire qu'un câble électrique mais dans le même temps déconnectée du réel telle une machine emballée.

Car il est fondamental de comprendre qu'un organisme n'est vivant que lorsqu'il est relié à son environnement : si ses liens

viennent à être coupés, il se désagrège et meurt. La même chose vaut pour l'âme humaine : si elle ne se maintient pas en relation avec l'environnement au sens large par des liens féconds et multiples, aucune vie, et donc aucune pensée, ne peut émerger ni se continuer. Cette relation reste personnelle et non reproductible : c'est à chacun d'acquérir les connaissances propres dont il a besoin pour être à la fois autonome sur les plans pratique et spirituel, et connecté au tout comme une rivière est connectée à sa source – faute de quoi elle tarit.

Le Grand Canular du coronavirus n'a été rendu possible que parce que les médias traditionnels ont répandu l'ignorance à travers la multiplication d'informations erronées, tronquées, inadéquates ou falsifiées, coupant les populations de la réalité afin de mieux les manipuler par des émotions inhibantes, au premier chef desquelles la peur : les médias ont ainsi pratiqué ce qu'il est convenu d'appeler un chantage émotionnel – même s'ils n'ont fait en fin de compte que relayer le discours anxiogène mis sur pied par les puissances financières de l'ombre, désireuses de substituer leur volonté à celle des gouvernements afin d'augmenter leurs profits à n'importe quel prix. On a pu constater à cette occasion à quel point les médias sont décidément trop peu critiques et trop peu courageux pour créer de véritables débats et proposer d'autres points de vue que la désinformation en provenance des groupes d'influence défendant des intérêts particuliers et mesquins : c'est pourquoi il est temps que nous les aidions à disparaître en cessant de les soutenir par des abonnements, car ils ne sont pas seulement inutiles mais encore néfastes.

Pour occuper intelligemment la place laissée vide par l'extinction du bruitage émotionnel des médias à l'agonie, reconnectons-nous à nos propres émotions épanouissantes telles que la joie : de même que l'amour, la joie répare et guérit les plus vives blessures. Épanouis de joie intérieure, nos âmes et nos corps libérés du mensonge mercantile percevront de manière directe et immédiate ce que le monde réel nous chante en permanence ; nous aurons ainsi retrouvé le sens de nos existences – aussi vrai que le meilleur indicateur de réussite d'une vie est la joie de la vivre.

17. Les beaux étés d'avant

Étant né en 1968, j'ai connu une époque où l'on avait la sagesse d'accepter les phénomènes naturels tels qu'ils se présentaient à nous, doublée du bonheur d'en apprécier les bons côtés. Quand l'été était chaud et sec, on disait avec le sourire « C'est un bel été ! » et on en faisait nos délices. Je garde un souvenir merveilleux de l'été 1976 où il n'y eut pas une goutte de pluie pendant trois mois : même si je devais arroser le jardin avec un arrosoir parce que l'usage du tuyau était interdit pour ménager les réserves d'eau, et que j'avais très chaud même en tenue succinctissime, je n'aurais jamais eu l'idée de me plaindre de l'été en l'insultant avec le vilain mot de « canicule » qui signifie « petite chienne » en latin ; tout au plus parlait-on de sécheresse, ce qui ne nous empêchait pas de goûter les plaisirs de la chaleur, du soleil et des activités de plein air dont aucun orage ne menaçait le bon déroulement.

À l'autre bout du calendrier, la même chose valait pour les hivers : tout le monde acceptait l'idée naturelle qu'un bel hiver est froid et enneigé ; s'il y avait trop de neige pour sortir la voiture, on allait travailler à ski, en luge ou avec des raquettes, et les enfants s'amusaient à faire des glissades sur les plaques de verglas. On ne polluait pas encore les sols en répandant des tonnes de sel qui finiront par détruire définitivement toute végétation, et qui en attendant empêchent nos enfants de se faire des patinoires sur les trottoirs. Bref, on s'amusait bien, et s'il faisait froid on s'habillait chaudement : mais personne n'aurait eu l'idée d'employer l'expression « alerte rouge » pour parler de phénomènes naturels comme la neige, le brouillard ou le verglas,

qui font partie de la vie et contribuent à lui donner de l'intérêt. L'homme n'avait pas encore divorcé d'avec la nature.

Aujourd'hui, d'une manière généralisée et délibérément organisée par les technocrates, la société pervertit le langage afin d'éradiquer toute joie : les beaux étés sont devenus de sinistres canicules, les fumeurs d'opium sont devenus de vulgaires toxicomanes, les filles de joie sont devenues de tristes travailleuses du sexe, les balayeurs de rue sont devenus de pauvres techniciens de surface, les gardiens de la paix sont devenus nos honteuses forces de l'ordre, et la douce mélancolie naguère source d'inspiration poétique s'est médicalisée en stérile dépression nerveuse…

Consciente du pouvoir de la langue, l'administration bricole des barbarismes pour éradiquer la poésie des mots forgés au cours des siècles par l'imaginaire collectif : venue du Québec, la manie de « féminiser » les mots français en leur ajoutant un E final est particulièrement absurde lorsqu'elle crée des suffixes qui n'existent pas, comme dans le cas des faux mots en *–eure* dont l'imposture est manifeste ; les seuls vrais mot en *–eure* de la langue commune sont le substantif « heure » constitué d'une simple racine dépourvue de suffixe, une douzaine d'adjectifs calqués sur le latin sans passer par la suffixation native tels que « meilleure », « supérieure », « inférieure », « mineure », « majeure », « intérieure », « extérieure », « citérieure », « antérieure », « postérieure », « ultérieure » et « prieure » (ce dernier uniquement sous sa forme substantivée), et une douzaine de formes verbales ou déverbales issues des verbes en *–eurer* telles que « demeure » et « chantepleure » – liste à laquelle on peut ajouter par souci de complétude le terme de zoologie « amphineure ».

Il est temps de nous souvenir que l'histoire de la langue a forgé, pour honorer le travail des femmes, de magnifiques formes féminines telles que les autrices, les poétesses, les écrivaines, les traductrices, les sculptrices, les peintresses, les dessinatrices, les compositrices, les actrices, les inventrices, les prophétesses, les prêtresses, les doctoresses, les psychiatresses, les chercheuses, les professoresses, les institutrices, les correctrices, les éditrices, les entrepreneuses, les directrices, les apicultrices, les chasseresses, les vainqueresses, les piratesses, les promotrices, les médiatrices,

les rédemptrices, les bienfaitrices, les protectrices, les ambassadrices, les mairesses, les ministresses, les princesses et les déesses, parmi tant d'autres…

On pourrait écrire un livre entier pour faire revivre tous les mots et expressions dont la poésie a embelli l'existence de nos parents et grands-parents ; ce qui compte aujourd'hui pour nous est de redevenir conscients du pouvoir des mots, de ne laisser aucun vandale les abîmer ou les pervertir, et de ne pas passer une journée sans apprendre au moins un mot ou une expression qu'on ne connaissait pas : ainsi la poésie humaine restera vivante en chacun de nous, et nous vivrons chaque instant de nos vies dans la joie d'être poètes, en appréciant à leur juste valeur les beaux étés comme les beaux hivers.

Car, si la joie de la vivre est le meilleur indicateur de réussite d'une vie, la poésie reste un des moyens les plus efficaces d'atteindre cette joie.

18. Les enseignements du jardin

Avez-vous déjà eu envie de sauver le monde ? Vous êtes-vous déjà rendu compte que vous en avez le pouvoir ? Alors, même sur un petit balcon ou un simple rebord de fenêtre, jardinez : la nature est non seulement le meilleur professeur de vie qui soit, mais encore la seule garante de la transmission de la vie elle-même ; elle avive toutes nos facultés de perception, du premier au sixième sens, et stimule un ressenti clair des forces invisibles qui nous entourent comme lien et guide dans l'aventure d'une vie humaine.

Quand nous prenons le temps de les écouter, les plantes nous parlent par télépathie : c'est ainsi que les peuples anciens ont appris quelles plantes sont comestibles ou toxiques, et lesquelles guérissent quelles maladies. Ceux qui pensent que ces découvertes ont été faites par essais et erreurs successifs n'ont aucun sens pratique : dans une forêt dont la biodiversité se compte par centaines de milliers d'espèces végétales, il est tout simplement impossible à l'échelle humaine de tester tour à tour les feuilles, les fleurs, les fruits, les écorces et les racines de chaque sorte de plante, en courant chaque fois le risque de s'empoisonner…

Même les animaux sont capables d'écouter les plantes : ils en utilisent de très nombreuses espèces, de l'herbe laxative des félins aux plantes curatives des primates, pour rééquilibrer leur terrain en cas de rupture d'homéostasie – et c'est parce qu'ils entendent et comprennent la chanson de la plante que les animaux malades vont toujours droit à celle dont ils ont besoin pour hâter leur guérison. D'ailleurs, certains peuples primitifs entendent si nettement les plantes chanter qu'ils reprennent leurs chansons,

permettant ainsi à des ethnologues de transcrire ces musiques végétales sous forme de partitions.

Il m'arrive quant à moi d'être à un tel niveau de connexion avec les plantes qu'elles viennent me rendre visite dans mes rêves. Au printemps 1995, j'avais planté dans le jardin de mon père en Haute-Savoie des graines de potimarron ramenées de mon séjour en Lot-et-Garonne. Mes potimarrons sont venus m'annoncer en rêve les trois grandes étapes de leur existence, à la façon de la chanson « Les trois cloches » de Jean Villard dit Gilles : le jour où ils sont sortis de terre, le jour où ils ont fleuri, et la nuit où ils sont morts de la première gelée ; les trois fois, j'ai pu constater en me rendant au potager la véracité de ces rêves induits par des plantes.

Plus récemment, sur mon balcon parisien, j'ai créé un biotope en miniature, unique par sa composition et son emplacement. J'ai très vite appris à laisser faire la nature : par exemple, il est inutile d'écraser les pucerons, ou pire de les empoisonner : en général, les plantes privées brutalement de leurs pucerons meurent tout aussi brutalement, parce que le vide laissé est aussitôt comblé par des acariens beaucoup moins bénéfiques. En revanche, lorsque j'ignore les pucerons, leurs prédateurs naturels ne se privent pas de venir les manger comme une divine gourmandise : les mésanges sont capables de picorer les pucerons des rameaux les plus fins dans les positions acrobatiques du vol stationnaire ; les limaces les avalent avec leur grande bouche sans dents, ce qui est un spectacle particulièrement impressionnant ; et les larves de coccinelles ou de syrphes les dévorent avec une voracité étonnante en regard de leurs petits corps mous. Bien sûr, il y a aussi les fourmis qui pratiquent l'élevage et la traite des pucerons, et chassent sans ménagement tout intrus pour protéger leurs troupeaux de pucerons mellifères, ainsi que nos bergers chassent les loups pour protéger leurs brebis ; mais un équilibre dynamique finit toujours par se mettre en place, pour le plus grand bien de la chèvre et du chou.

Comment attirer les prédateurs des pucerons sur les plantes que nous voudrions voir préservées ? Les limaces viennent par leurs propres moyens, comme les pucerons d'ailleurs, attirées sans doute par leur odeur. Pour faire venir les syrphes, il suffit d'avoir des fleurs variées au cours de la belle saison. Afin d'attirer

les mésanges bleues, qui sont l'un des oiseaux les plus utiles à cette fin, j'ai installé un nichoir en bois avec un trou de vingt-huit millimètres correspondant à leur espèce, ainsi que des demi-coques de noix de coco leur servant de baignoires que je remplis tous les matins d'eau fraîche. Et pour faire venir les coccinelles et leur permettre de passer l'hiver, j'ai entassé dans un coin des grosses branches de bouleau auxquelles je ne touche jamais : c'est mon hôtel à insectes.

Ainsi j'ai rapidement constaté qu'il suffit de créer des habitats pour que les habitants arrivent, même sur un balcon situé en pleine ville ! J'ai donc assemblé des bacs très différents, avec des terres différentes et des plantes différentes, afin de stimuler une biodiversité optimale. Assez vite, j'ai pu observer trois espèces de sauterelles, dont deux se sont reproduites sur place. Quant aux araignées, j'en découvre régulièrement de nouvelles espèces que je n'avais jamais rencontrées auparavant : de la minuscule araignée rouge à l'énorme araignée de cave qu'on débusque en déplaçant un arrosoir, en passant par les araignées sauteuses à robe zébrée, je crois qu'elles sont toutes présentes dans mon minuscule jardin suspendu ! Et rien ne me réjouit davantage que la visite des papillons, même si, à cause des tondeuses à gazon qui détruisent les prés fleuris dont ils ont besoin pour se nourrir et se reproduire, ils sont beaucoup moins nombreux qu'ils ne devraient ; pour eux, je laisse tout l'hiver des coins d'herbes et de fleurs sèches que je ne coupe pas avant le printemps, puisque c'est dans ce fouillis végétal jauni que beaucoup d'œufs et de larves traversent la saison froide.

Les abeilles aussi se font rares, car elles sont trop sensibles à la pollution électromagnétique de nos ondes de télécommunication toujours plus puissantes qui les désorientent et les empêchent de se guider sur le magnétisme naturel de la terre : à moins d'une baisse drastique de nos émissions, elles risquent de disparaître. Dans cette hypothèse, mon espoir pour la fécondation des fleurs nécessitant un insecte pollinisateur réside en l'adaptabilité des espèces : j'ai observé à plusieurs reprises des mouches se mettre à butiner par un comportement mimétique stupéfiant, comme si la plante elle-même formait à cette tâche les derniers insectes disponibles ; il y a hélas peu de chances que les

mouches parviennent à fabriquer du miel, n'ayant pas les glandes qui sécrètent la cire et les adjuvants nécessaires à la transformation du pollen, mais nous aurons au moins des fruits et des légumes à nous mettre sous la dent !

Après avoir acheté quelques plantes, dont certaines sont mortes parce que je ne les avais pas plantées au bon endroit ni en association avec des compagnes bénéfiques pour elles, j'en suis venu à répandre des graines au petit bonheur la chance et à laisser pousser ce qui veut bien pousser. La surprise, c'est que de nombreuses plantes surgissent spontanément sans que j'aie eu besoin de les semer ! Certaines étaient présentes dans la terre que j'ai amenée, d'autres ont été apportées par le vent ou par les oiseaux… Le message le plus clair est que les plantes poussent le mieux quand on les laisse choisir leur emplacement, c'est-à-dire qu'avant de les planter on leur demande où elles se sentent bien ; les graines elles-mêmes, lorsqu'elles sont en recherche d'un endroit où se planter, effectuent des déplacements qui échappent à toute modélisation mathématique, signe qu'elles sont douées de volonté propre.

Quand je dois déplacer une plante qui a poussé spontanément dans un bac où elle n'aura pas la place de se développer, je lui propose successivement plusieurs emplacements, jusqu'à ce qu'elle choisisse elle-même celui qui lui conviendra : lorsque je parviens à entendre clairement sa voix, les résultats sont excellents. Outre la place, le moment a aussi son importance : j'ai constaté que certaines graines ne germent pas tout de suite. Un printemps, j'avais planté des pois de senteur ramassés lors d'une promenade à la campagne : ils ont commencé à germer à l'automne, ont traversé tout l'hiver en ne gelant que partiellement, et ne se sont pleinement développés qu'à la saison suivante !

Chaque famille de plantes a d'ailleurs un cycle de vie propre : sur une terre nue, les plantes pionnières comme les ronces préparent le terrain pour leurs successeuses ; les semences amenées dans le fouillis des ronces par le vent, les animaux et les forces impalpables se joindront à celles déjà présentes dans le sol pour éclore chacune en son temps. Dès que de nouvelles plantes commenceront leur quête de la lumière, les ronces libéreront

progressivement le terrain, après avoir répandu le plus largement possible leurs semences endormies, prêtes à se réveiller au moment où la terre aura à nouveau besoin d'elles – dans dix, cent ou mille ans.

Il en va de même au jardin : si vous jardinez depuis longtemps, vous aurez remarqué que des familles entières de plantes, après avoir été florissantes et même dominantes pendant une certaine période, disparaissent pour céder la place à de nouvelles espèces, quitte à réapparaître spontanément en d'autres endroits. Il s'agit d'un assolement naturel : chaque plante se nourrit de substances différentes qu'elle extrait des profondeurs du sol par ses racines et fait remonter dans ses tiges et ses feuilles ; ensuite, en pourrissant sur pied, la plante mourante rend ces substances disponibles à d'autres plantes – qui extrairont par ailleurs d'autres nourritures du substrat, conduisant en fin de cycle à une terre particulièrement riche et fertile.

Tout en étant attentif à permettre à la nature de faire elle-même ses choix, je ne laisse jamais de terre à nu : en accord avec les principes naturels de la permaculture, je veille à ce que de l'herbe, des fleurs et des petites plantes couvrent chaque centimètre carré de terre afin de maintenir le sol vivant, accueillant pour toute sorte d'insectes et de petites bêtes, humide sous le soleil le plus dru, et rempli de racines et de mycélium facilitant la communication directe entre les plantes : elles sont comme nous, elles ont besoin de compagnie et de contact, sans quoi elles s'étiolent ! La seule différence fondamentale entre les plantes et nous, c'est qu'elles vivent les jambes en l'air et la tête dans la terre : leur cerveau est constitué par les racines, organe décisionnaire où se réfugie la vie en hiver, qu'elles protègent en les enfouissant profondément, tandis que les fleurs forment leurs parties génitales qui flottent librement au vent…

Pour nourrir mes sols, j'utilise mon propre compost que je produis avec les épluchures et autres déchets de cuisine, les toilettes sèches, et des emballages en bois ou en carton soigneusement émiettés afin d'éviter une carence en carbone et un excès d'azote. Au bout de dix-huit à vingt-quatre mois, j'obtiens un terreau fertile dont le bilan écologique est à cent pour cent positif : pas de transport d'ordures consommant du

carburant, pas d'incinération polluante, pas d'achat d'engrais issu de l'exploitation des ressources fossiles, préservation de la biomasse qui nourrit une nouvelle biomasse… En outre, mon compost est à lui seul un biotope enchâssé à l'intérieur du biotope de mon balcon : il héberge et nourrit une variété incalculable d'organismes vivants, et permet aux mouches d'enfin retrouver un endroit où pondre leurs œufs – souvenons-nous que sans mouches il n'y aurait plus d'oiseaux, que sans oiseaux il n'y aurait plus de renards, etc. : c'est une chaîne alimentaire dont la rupture d'un seul maillon primordial entraînerait tous les autres maillons dans sa chute, empêchant définitivement la survie de l'humanité.

Un enseignement fondamental du compost est que, au cœur de la putréfaction la plus intense, parmi les graines pourrissantes, on trouve toujours des graines qui germent ; la différence entre celles qui se décomposent et celles qui germent ne tient donc pas à leur environnement, constant pour toutes, mais à leur vitalité propre : exactement comme les êtres humains qui, immergés dans une constante prolifération de micro-organismes exogènes se développant sous les formes les plus diverses, ne sont pas tous parasités par des hôtes non bénéfiques – seuls ceux qui ont un terrain en rupture d'homéostasie peuvent l'être.

Le jardinage est à la fois la plus magnifique école de vie et le plus délicat des plaisirs, tout en apportant l'assurance d'un ancrage profond dans la terre où plonger les mains initie une reconnexion réparatrice ; ce qui ne gâte rien, la nature est généreuse : sur mon petit balcon parisien, je cueille des orties fraîches et des feuilles d'épinard pour agrémenter mes salades, je picore des fraises et des myrtilles, je récolte des mandarines et des olives – sans oublier le thym, le romarin, le laurier et la verveine…

Je sais maintenant que la nature est sage, et je lui laisse donc le soin de me guider dans mon activité de jardinage. J'espère vivre suffisamment longtemps pour avoir le temps de développer toute l'étendue de la sagesse millénaire des plantes : accueillir avec la même joie la pluie comme le soleil, supporter la soif et l'excès d'humidité sans cesser de chanter, me régénérer entièrement en cas de blessure, et repousser ensuite toujours plus beau !

19. Nécessité de la nudité

Mon vêtement préféré a toujours été ma peau : elle me va si bien ! Je trouve même tellement désagréable d'endosser un vêtement rapporté que j'ai une nette tendance à penser que tous nos maux prennent racine dans l'interdiction de la nudité, qui constitue pourtant notre vérité première au moment de naître – et dans la consécutive tabouisation de la plus noble partie du corps, celle qui permet la transmission de la vie.

Autant je n'ai rien contre une bonne petite laine quand le thermomètre descend en-dessous de dix ou douze degrés, autant je suis navré de devoir m'habiller pour sortir de chez moi quand il s'élève au-dessus de quinze degrés : on serait tellement mieux nus à Paris où il fait si chaud sur le bitume surchauffé !

La nudité est par ailleurs importante à plusieurs titres : d'abord pour la santé physique, par le simple fait que notre peau accomplit, parmi d'autres fonctions, celle d'organe respiratoire qui a besoin d'échanges gazeux avec l'extérieur, ainsi que celle de capteur de lumière solaire responsable notamment de la synthèse de la vitamine D dont la carence signifie notre mort à brève échéance.

La nudité est également nécessaire à l'équilibre psychique : elle favorise les sentiments d'acceptation de soi, d'acceptation de l'autre, et d'acceptation de soi par l'autre ; en outre, elle favorise la sincérité et fait obstacle à l'hypocrisie et à la dissimulation qui ravagent si profondément nos rapports sociaux. Pour les enfants, qui sont en phase de construction de leur corps et de leur identité, la nudité est particulièrement cruciale : ils ont besoin de voir non seulement d'autres enfants nus pour se comparer à eux et se

sentir libres d'être eux-mêmes, mais aussi des adultes nus afin d'acquérir des certitudes rassurantes, plutôt que des imaginations malsaines, sur l'aspect naturel du corps qui sera le leur lorsqu'ils auront traversé la puberté, ainsi que sur l'aspect naturel du corps de l'autre sexe – sans cela, ils garderont un déficit d'acceptation de la vie en général et du corps en particulier, car l'idée folle que le corps puisse inclure des parties dont la vue est interdite constitue en soi un traumatisme dont les pédiatres sous-estiment gravement les effets.

Les vertus de la nudité se déploient également au niveau social : seule la nudité permet une vie collective harmonieuse à travers l'égalité sociale qu'elle restaure (l'habit sert surtout à distinguer les riches des pauvres) et la vulnérabilité naturelle qu'elle met en relief (l'habit sert aussi à dominer, qu'il s'agisse d'un uniforme de fonction ou d'une parure dont l'élégance est une arme d'asservissement).

Enfin, seule la nudité complète permet un ressenti complet des informations sensorielles du monde qui nous entoure : la peau est le plus grand des organes récepteurs possibles, puisqu'il pose les limites extérieures du corps et ne contient donc que des organes plus petits que lui. J'inclus dans la peau les cheveux, la barbe, les poils et le duvet qui sont de merveilleuses antennes tactiles, à l'image des moustaches des chats : si je me coupe les cheveux ou la barbe trop courts, je suis soudain privé d'informations sensorielles qui me manquent cruellement jusqu'à la repousse.

Pour en revenir à la peau, il est presque impossible d'avoir le moindre ressenti du monde extérieur lorsqu'on est entièrement emballé dans une combinaison de skieur ou d'apiculteur – alors que, étendus au soleil dans une prairie naturiste, nous redevenons soudain partie intégrante de la symphonie terrestre !

Le fait d'interdire la nudité a d'autre part un effet particulièrement pervers : cette tabouisation sexualise le corps, alors que le corps n'a rien de sexuel en soi – même le pénis à l'état naturel est rétractile et disparaît presque entièrement à l'intérieur du pubis dans de nombreuses circonstances, en particulier le froid ou l'effort, mais il ne peut le faire que lorsqu'on ne pense pas continuellement à lui à cause de l'interdiction de le « montrer »

qui lui confère une importance qu'il n'a pas… En vérité, la nudité assumée n'a rien de sexy : des habits suggestifs, serrés ou décolletés, le sont beaucoup plus ! À cause de cette interdiction et du désir qu'elle entretient de manière maladive, le corps est devenu un objet de convoitise, ouvrant la porte aux viols et autres perversions sexuelles qui n'existent quasiment pas dans les sociétés assumant leur nudité. L'habit a donc largement contribué à l'asservissement de la femme, et la prise de conscience de ce fait devrait donner une nouvelle vigueur aux mouvements de libération féminine – aussi vrai que personne ne sera jamais libre à l'intérieur d'une prison, fût-elle de tissu.

Si vous souffrez de pudeur, prenez conscience qu'il s'agit d'une forme de biophobie dont vous êtes victime parce que les idées folles de vos éducateurs vous ont coupé du flot naturel de la vie ; et préparez-vous à en guérir, car la nudité reviendra en force dans le monde postindustriel, d'autant plus si le réchauffement climatique induit par les grands cycles solaires et cosmiques se poursuit.

Chacun goûtera alors au bonheur de marcher non seulement le nez au vent, mais encore en sentant le souffle de la vie raconter le monde au moindre millimètre carré de la peau ; et nos rapports humains apaisés nous permettront peut-être enfin de vivre en harmonie avec nous-mêmes, nos semblables et notre environnement.

20. Pour une école humaine

La folie collective du printemps 2020 n'a été rendue possible que par la faillite d'un système scolaire devenu répressif, rébarbatif, abêtissant, et dépourvu de toute réflexion et de toute valeur humaine. À force de bourrage de crâne improductif, les citoyens d'aujourd'hui n'ont plus les moyens de développer une pensée individuelle originale et féconde, clé de la survie d'une société et, au-delà d'elle, de l'espèce humaine.

L'école idéale devrait enseigner en premier lieu, et de manière approfondie, à lire et à écrire. Lorsqu'on sait lire correctement, on n'a pas besoin d'apprendre par cœur d'interminables nomenclatures : on les a dans sa bibliothèque, et l'on s'y réfère lorsqu'on a besoin d'étudier un sujet précis pour un besoin particulier. Aujourd'hui, c'est le contraire qui se passe : les meilleurs écoliers sont capables de réciter par cœur d'immenses listes dont ils ne comprennent ni les fondements, ni le contenu, ni l'utilité, mais ils restent incapables de rédiger trois lignes sans qu'elles soient constellées de fautes de grammaire et d'orthographe, dont un grand nombre sont en outre provoquées et entretenues par les défaillances des logiciels de « correction » auxquels ils confient la responsabilité de relire leur embryon de prose ; ne maîtrisant pas la grammaire la plus élémentaire, ils sont incapables de comprendre ce qu'ils lisent, lorsque par hasard ils s'essaient à lire quelque chose.

L'école idéale devrait enseigner ensuite à comprendre les principes fondamentaux de la grammaire de la langue humaine, dans lesquels est condensée sous forme de canevas toute l'architecture du monde : la grammaire, telle qu'elle a été encodée

dans nos gènes, est l'intelligence de la terre faite homme, puisque cette grammaire a très probablement été ajoutée à notre ADN au cours de l'évolution par des micro-organismes qui l'ont importée de la structure intime des plantes – un indice intuitif à l'appui de l'hypothèse de l'origine végétale de la langue est que le meilleur moyen que les linguistes aient trouvé de représenter les structures de la phrase est une arborescence.

Lorsqu'on maîtrise les structures de la grammaire de la langue humaine, on possède alors tous les outils nécessaires à organiser sa réflexion et à se forger par ce processus des opinions articulées sur le monde et sur les tâches que nous avons à y accomplir ; on est également en mesure de lire et de comprendre la pensée de tous ceux qui ont consacré avant nous leur vie à réfléchir, et qui ont confié aux livres le fruit de leur réflexion tel un message à l'intérieur d'une bouteille jetée dans l'océan du temps.

Car, avant d'être un moyen de communication parmi d'autres (gestes, regards, attitudes, cris, chant, musique, dessins, etc.), la langue est un système d'organisation et de stockage de la connaissance. Conçue par l'évolution comme la fonction fédératrice de la cognition, la langue permet accessoirement la communication des idées qu'elle a mises en œuvre et en forme ; notons toutefois que les multiples ambiguïtés du système linguistique ne le rendent pas optimal à cette utilisation, puisque la communication requiert l'univocité là où la cognition appelle la plurivocité – et il importe de bien comprendre que les caractéristiques mêmes qui engendrent l'ambiguïté dans la communication, comme la polysémie des mots et la polyvalence des structures syntaxiques, enrichissent la connaissance humaine en éclairant des aspects du monde condamnés à rester impensés sans le soutien de la langue.

L'architecture syntaxique apparaît ainsi sous-tendue par une rhétorique de la connaissance dont les traits saillants sont la *similitude* (qui remplit une fonction de *catégorisation* facilitant la compréhension des phénomènes apparentés) et la *redondance* (qui remplit une fonction de *vérification* sécurisant la mémorisation et le stockage) ; mais ces deux caractéristiques cognitives nuisent dans le même temps à la communication : si la similitude est une aide à la compréhension de l'organisation du monde en

catégories hiérarchisées (famille, genre, espèce, variété), elle obscurcit en revanche la communication de cette compréhension en raison des ambiguïtés dont elle est la source ; et si la redondance pour sa part permet à la fois de reconstituer un argumentaire à partir de ses fragments et de vérifier par recoupement la correction de son contenu, ce qui est une aide aussi bien pour mémoriser une information que pour la restaurer en cas de corruption, elle entrave en revanche la communication simple et rapide d'un message en proportion directe de l'augmentation du nombre d'items utilisés pour le convoyer.

La structure de la langue donne donc la priorité à la cognition plutôt qu'à la communication ; et cette structuration ouverte à la nouveauté, avec la part de contradiction qu'elle implique, en fait un système évolutif, apte à se transformer à mesure que son objet d'étude, le monde, se transforme lui-même. Dès lors, la langue ne peut pas être cohérente, son évolution n'étant rendue possible que par la nature contradictoire de son système – nature qui lui garantit la faculté de s'auto-évaluer et, de là, de se transformer lorsqu'il ne se juge plus en adéquation avec l'état présent de son objet d'étude ; d'où la puissance réellement infinie de la langue comme outil de réflexion.

Comprendre et maîtriser la grammaire de la langue humaine est donc la base de l'indépendance intellectuelle ; cette maîtrise facilite grandement la communication du fruit de la réflexion qu'elle permet de développer, et rend possible l'apprentissage rapide de n'importe quelle nouvelle langue spécifique, humaine ou non. Elle facilite aussi tout apprentissage quel qu'il soit, grâce au soutien structurant qu'elle apporte à la pensée et à la réflexion – si bien que, à partir de cette maîtrise, le meilleur avenir devient possible pour l'enfant qui sort de l'école, et pour l'humanité tout entière dont il représente la continuité.

Au-delà de la langue qui est la base de toute pensée, l'école devrait limiter son enseignement aux choses utiles : compter, dactylographier en aveugle avec tous ses doigts, lire une carte de géographie et s'orienter sur le terrain avec son appui, savoir reconnaître du premier coup d'œil les plantes mortelles qu'on peut rencontrer en se promenant dans la nature, comment vivre sans créer une montagne de déchets indestructibles, comment

gérer les conflits et vivre en harmonie avec les autres hommes et l'environnement au sens large, et quelques autres notions réellement vitales. Pour le surplus, l'école devrait se contenter de proposer à la lecture des livres sur des sujets variés, écrits par des humanistes dont l'expérience personnelle et l'intelligence pleinement incarnée rendent la parole nourrissante pour l'âme, en laissant la jeunesse choisir librement parmi ces lectures les sujets qu'elle a le désir d'approfondir – chacun restant le meilleur juge de ce qui l'accompagnera au mieux sur son chemin de vie propre.

Lorsque l'école cessera de former des imbéciles capables de fonctionner uniquement à l'intérieur du cadre restrictif d'une société autoritaire où chacun n'est qu'un exécutant, et qu'elle laissera les enfants se former eux-mêmes à devenir pleinement humains et autonomes à tout point de vue, en leur donnant simplement l'outil principal pour le faire, c'est-à-dire la langue, alors l'humanité sera hors de danger de disparaître prématurément.

21. Remettre les vieux au cœur de la vie

Après la faillite du système scolaire, l'isolement infligé aux vieux est la seconde catastrophe sociale la plus dommageable à l'intérêt collectif et à la continuité de l'évolution de l'espèce humaine.

Car que fait-on des vieux dans notre monde dit civilisé ? On les parque telles des voitures hors d'usage dans des résidences médicalisées qui ressemblent au mieux à des hôpitaux, au pire à des prisons, où on les empoisonne à coup de médicaments à la fois inutiles et nuisibles afin de leur soutirer un maximum d'argent ; cet empoisonnement « médical » est assorti d'un isolement désespérant où les contacts se limitent aux échanges impersonnels avec des « soignants » à l'appellation mensongère ; on les prolonge alors par des perfusions et une assistance respiratoire tant qu'ils ont de l'argent – et, une fois qu'ils n'en ont plus, on les aide à mourir en débranchant brutalement cet appareillage pour libérer une place à la prochaine victime solvable.

Si nous voulons vieillir dignement et pouvoir nous regarder dans la glace sans pâlir, il nous faut cesser d'exclure nos vieux du flot de la vie en les traitant comme des objets de rebut d'une manière presque aussi caricaturale que dans « L'Entrümpelung » de Dino Buzzati – le sixième chapitre du récit « Viaggio agli inferni del secolo » concluant le recueil « Il Colombre ». Lorsque nous les laisserons vivre une vie décente et honorable au cœur de la société, en contact rapproché avec les plus jeunes afin d'assurer la transmission de leur savoir, et que nous les laisserons mourir naturellement quand il est l'heure pour eux de partir, alors nous n'aurons plus peur de

vieillir – et nous serons juste fiers de devenir de vieux sages.

Une personne qui a vécu quatre-vingts ou cent ans a forcément quelque chose à transmettre aux plus jeunes qu'elle, ne serait-ce que parce qu'elle se souvient, pour les avoir vécues, des erreurs à ne pas répéter si l'on veut éviter des souffrances inutiles. Les politiciens immatures de trente ou quarante ans, qui se piquent de tout connaître de la théorie et qui manquent cruellement d'expérience pratique de la vie, ne devraient jamais prendre une décision quelle qu'elle soit sans demander conseil aux plus âgés d'entre nous : nous aurions ainsi évité de retomber, en 2020, dans un totalitarisme empreint d'élitisme et d'eugénisme ressemblant à s'y méprendre aux pires éléments doctrinaux de l'idéal hitlérien à peine remaquillés pour les rendre présentables sur les plateaux de télévision…

La personne que j'ai le plus aimée au monde était ma grand-mère Nelly, seule survivante de mes quatre aïeuls : elle avait soixante ans de plus que moi et elle était remplie du bon sens et de l'infinie sagesse des vieux arbres, tout en ayant réussi à conserver son âme et sa fraîcheur d'enfant – à l'âge de soixante-dix ans, elle courait encore avec moi dans les sous-bois les plus impraticables, et elle n'hésitait pas à se mettre à quatre pattes pour m'aider à cueillir des mûres ou construire une cabane. Elle m'a transmis, condensée dans cette petite phrase puissantissime, la quintessence de sa sagesse de vie : « On peut tout ce qu'on veut ».

Si j'ai pu faire le chemin que j'ai fait malgré les sombres manœuvres d'un père immature et tyrannique, c'est vraiment grâce à elle. Je lui ai dédié ce poème en forme de portrait, extrait du recueil « Le Miroir humain (99 reflets de conscience) » (XVI.3) :

Éléments immatériels
Images et goûts

Les framboises de mon enfance
Ont le goût de leur couleur
Un rouge sombre proche du violet
Comme le mariage de la terre et du ciel

Agenouillé parmi les feuilles duveteuses
Bouche ouverte et mains tendues
Je picorais à ma guise tel un oisillon
Sous le regard bienveillant de ma grand-maman

L'image de ma grand-mère
Souriante sous ses cheveux blancs aux bouts bleutés
Garde pour l'éternité le goût des framboises
Ce goût rouge et violet qui est le goût de la terre et du ciel réunis

22. Le sens de la maladie

Nous avons vu dans la douzième leçon de savoir-revivre qu'un monde sans maladie est une utopie qui doit être proscrite d'une pensée saine : les maladies font partie intégrante aussi bien de l'évolution partagée des espèces que de l'équilibre dynamique des biocœnoses de chaque individu, comme des écosystèmes qui les contiennent ; l'homéostasie qui caractérise la santé a par nature besoin de ruptures et de rétablissements continus, à la manière d'un équilibriste juché sur un tonneau roulant : l'équilibre n'est par définition pas un état fixe, mais une succession de petits déséquilibres.

Ce qui est vrai de nos corps est aussi vrai de nos âmes : les maladies de la chair représentent des paliers dans l'évolution spirituelle ; leurs différents stades suivent toujours des schémas émotionnels qu'elles ont pour fonction de résoudre, et la guérison correspond à l'étape de la digestion de l'émotion. Celui qui s'examine avec soin et honnêteté après une maladie ne peut que constater que son âme s'est transformée au cours du processus. C'est certainement la raison essentielle pour laquelle la médecine alourdit le karma de l'humanité par ses tentatives maladroites d'éradiquer les maladies : en intervenant dans les équilibres naturels de manière artificielle et dénuée de compréhension, elle bloque l'évolution du corps et, dans la même proportion, celle de l'âme.

Le système immunitaire n'est pas, comme on a voulu nous le faire croire hâtivement, un système de défense, mais plutôt un système d'assimilation qui fonctionne à la manière d'une interface entre le monde intérieur et le monde extérieur, et qui est

ainsi le garant d'une communication harmonieuse avec nos semblables et nos dissemblables : chaque fois que notre immunité découvre un élément inconnu, elle s'empresse de l'analyser et d'en intégrer les données à notre ADN afin d'enrichir notre connaissance de l'environnement auquel nous sommes reliés en permanence.

Car l'ADN lui-même n'est pas, comme trop de « généticiens » le croient à tort, un programme définissant de manière stricte et immuable nos caractéristiques physiques et une partie de celles de nos descendants : il n'est qu'une immense banque de données de la structure intime des éléments du monde extérieur qui rencontrent sans cesse notre monde intérieur en traversant la peau et les voies respiratoires et digestives – banque dans laquelle nous piochons au gré de nos besoins, tant au cours de notre conception que lors de nos phases de croissance ou d'adaptation à de nouvelles réalités. C'est pour cette raison que, selon le régime adopté par nos différents ancêtres, notre banque de données sera plus ou moins complète ou incomplète, et nous n'aurons pas les mêmes tolérances et intolérances alimentaires : au départ, notre système immunitaire acceptera plus facilement un type d'aliment auquel notre lignée est habituée de longue date. Mais tout ça ne demande qu'à changer : en consommant un nouvel aliment à petites doses, nous donnons les meilleures chances à notre système immunitaire de l'identifier et de le classer parmi les substances qu'il connaît et qu'il peut ensuite reconnaître.

Le système immunitaire est donc en premier lieu un système cognitif permettant d'une part l'acquisition de connaissances sur les structures des éléments externes, d'autre part leur stockage interne dans notre ADN afin d'en conserver la mémoire ; à l'image de l'outil linguistique auquel il ressemble beaucoup, c'est en second lieu un système communicationnel, puisqu'il est capable de réutiliser les connaissances stockées en les communiquant à d'autres organes de notre corps et aux autres organismes qui vivent en symbiose avec lui, permettant des échanges de génome à génome entre tous les petits êtres qui composent notre grand être.

Lorsqu'on commence à regarder le système immunitaire sous cet angle, la bonne nouvelle est qu'il n'existe pas de micro-

organismes pathogènes : si on le laisse accomplir son travail sans chercher à combattre de quelque manière que ce soit les milliards de micro-organismes qui nous traversent à tout instant, il n'y a plus lutte et refoulement de prétendus envahisseurs, mais assimilation des virus exogènes pour les transformer en virus endogènes par incorporation de leur structure à notre ADN – ce qui permettra à notre corps de disposer d'un grand choix de virus salutaires à activer en cas de rupture d'homéostasie par intoxication.

Car, en fin de compte, les seules substances qui posent un problème insoluble à l'homéostasie de notre organisme sont les substances créées artificiellement par l'activité humaine, en particulier les produits chimiques qui font apparaître les limites de ce qu'il est capable de traiter : les molécules de synthèse, parce qu'elles ne respectent pas la stéréochimie des molécules organiques, sont une source de perturbation biologique majeure ; en cas d'intoxication chimique, seuls des virus seront capables d'accomplir le nettoyage nécessaire, et c'est là qu'interviendra notre système immunitaire en recréant à partir de segments d'ADN et de particules endogènes polymorphes le virus le plus apte à nettoyer une pollution donnée dans un contexte donné.

C'est pour cette raison que la seule réponse sensée à la maladie est la santé, c'est-à-dire le terrain : celui qui utilise son corps avec autant de respect et de soin qu'il utilise sa voiture, en ne lui donnant que le carburant adapté à son moteur et en maintenant sa carrosserie propre et à l'abri des chocs, maintiendra son véhicule de chair en parfait état de marche jusqu'à l'arrivée à la destination envisagée ; mais celui qui laissera pourrir sa carrosserie et voudra remplacer le carburant idéal par des mixtures de sa fantaisie tombera en panne en cours de route, avec tous les risques et déboires que comporte l'aventure de la déroute.

La santé ne s'arrête toutefois pas à l'état du véhicule : elle concerne aussi le pilote, c'est-à-dire l'âme. Prendre soin de l'âme requiert les mêmes précautions que pour le corps : ne lui donner que du carburant adapté, c'est-à-dire des nourritures spirituelles qui favorisent les sentiments élevés, que ce soit par l'exemple ou par la catharsis ; dans le cas contraire, un carburant inadapté ne fera que donner des idées noires à l'âme qui, coupée de la joie et

de la transcendance, affectera négativement le fonctionnement du corps.

Enfin, tout en entretenant de la manière la plus adéquate possible le véhicule et l'âme qui le conduit, il est bon de se souvenir que la maladie fait partie intégrante de la santé, et que son remède n'a pas à être recherché en-dehors du système biologique, mais à l'intérieur même de celui-ci : le remède *est* la maladie, puisque la maladie est le remède.

Quant au déséquilibre qui a rendu la maladie nécessaire, il peut relever de deux natures principales : soit nous n'avons pas nourri notre corps ou notre âme de manière adéquate, et la maladie nous rappelle à l'ordre ; soit nous nous trouvons mis au défi par une situation nouvelle de notre environnement lui aussi en perpétuelle évolution, et la maladie nous apporte les moyens de relever ce défi en renforçant notre corps et notre âme par le processus de la guérison – la guérison n'étant au fond rien d'autre qu'une maladie réussie.

En tous les cas, la maladie a une fonction évolutive. Lorsque nous sommes malades, gardons le sourire et accueillons la maladie avec gratitude pour ce qu'elle nous apporte, même et surtout si la souffrance est aiguë ; reposons-nous pour aider notre corps et notre âme à la surmonter dans les meilleures conditions, et rendons-nous disponibles à la guérison qui ne demande qu'à nous remettre sur pied, pour autant que nous ne l'empêchions pas de le faire en ingérant des médicaments plus mauvais que le mal.

Gardons enfin humblement à l'esprit que toutes les fleurs se fanent et que tous les êtres vivants meurent un jour pour se libérer d'une forme de vie imparfaite et transitoire. Rien n'est tragique en soi : c'est notre jugement sur les événements qui les rend parfois tragiques.

23. La fonction de la mort

La tabouisation de la mort par une société égarée dans le matérialisme est aussi dommageable à la santé psychique que l'utopie d'un monde sans maladie l'est à la santé physique.

Le sage le sait : ce n'est pas parce que la mort existe qu'il faut renoncer à vivre… Bien au contraire, la mort donne du prix à la vie et nous encourage à lui conférer, par nos pensées et par nos actes, une intensité inoubliable que nous emporterons gravée en lumière dans notre âme, et qui nous servira de viatique dans l'au-delà.

Car l'au-delà existe aussi sûrement que la plume que je tiens entre les mains pour écrire ces lignes : preuve en est que l'être humain est absolument incapable d'imaginer une chose qui n'existe pas. Tous les dessinateurs qui ont affronté la représentation graphique de mondes imaginaires vous diront que le plus grand obstacle à surmonter est de dessiner une fleur ou un animal nouveau ; en examinant leurs dessins avec attention, vous vous apercevrez sans peine que leurs « inventions » ne sont qu'une recombinaison plus ou moins novatrice d'éléments préexistants… Si tous les peuples de la terre ont des mots pour désigner l'au-delà, c'est donc bien parce qu'il existe !

Indépendamment de la question d'une nouvelle vie après la mort, vous imaginez-vous vivre pour l'éternité dans ce corps fragile aux perceptions limitées ? La fonction de la mort est précisément de nous éviter d'être liés éternellement à une forme de vie imparfaite. En d'autres termes, la mort est le moteur de l'évolution : sans elle, nous serions encore incarnés dans des corps de dinosaures… De même que tous les phénomènes

naturels, la mort est donc utile !

Ce n'est qu'en acceptant la mort, celle des autres comme la nôtre, que nous pourrons vivre pleinement notre vie, en faisant fructifier chaque instant qui nous est accordé et en le savourant à sa juste valeur : une étincelle fugitive parmi la nuit des temps. Il est absurde de vouloir empêcher la mort de faire son travail, que ce soit en prolongeant les personnes en fin de vie au moyen de traitements dégradants, ou en confinant des populations entières à cause d'une recrudescence de maladies « infectieuses » – je ne parle ici que de la mort naturelle : tuer volontairement quelque forme de vie que ce soit, pour un autre motif que se nourrir, devient un crime contre la vie.

La mort n'est d'ailleurs pas tant un ennemi extérieur, illusion traditionnellement représentée par les métaphores du squelette et de la faux, que la simple extinction de la flamme de la vie : plutôt que de parler de la « mort », on parlerait donc mieux de la « fin de la vie ».

Alors, pleurons nos mères et nos grands-mères lorsqu'elles s'en vont, mais ne les empêchons pas de mourir lorsque l'heure en a sonné. Parlons aussi librement de la mort avec les gens que nous aimons, autant que nous évoquons l'amour. Protégeons enfin notre droit sacré de mourir dignement, c'est-à-dire loin de tout médecin, puisque la mort n'est pas une maladie.

24. L'ignorance assumée

Notre immense chance, dans le malheur de l'aventure humaine qui a mal tourné, c'est que la nature est résiliente : tant qu'on ne l'achève pas, elle repousse toujours de ses racines et se réinvente en permanence en fonction des circonstances.

À son image, nous qui sommes ses enfants, soyons résilients à notre manière et redevenons sans délai d'humbles nouveau-nés à l'ignorance assumée. Car ce n'est qu'en reconnaissant que nous ne savons rien que nous nous donnerons une chance de trouver la vérité ; elle sera claire comme la fin de cette page que je laisse à sa blancheur originale – alors n'oubliez pas de lire les lignes blanches qui suivent, et lisez aussi entre elles : tel un miroir, votre vérité y attend chacune de vos vies au visage unique, pour peu que vous preniez enfin la pleine responsabilité de votre existence.

Yves-Ferdinand Bouvier, mars 2020 – mai 2021

Lectures à domicile

Qu'il s'agisse de littérature artistique ou de littérature scientifique, l'adage « La littérature naît de la littérature » est invariablement vrai : quel cerveau serait capable de rédiger un texte de quelque valeur sans en avoir absorbé et digéré un grand nombre d'autres ?

Je vous propose ci-dessous, en quelques rubriques aux limites poreuses dont le découpage arbitraire est simplement destiné à faciliter l'orientation et ne doit en aucun cas mener à un compartimentage des connaissances, une liste de lectures qui, à différents moments de mon parcours, m'ont enthousiasmé ou bouleversé, tout en me permettant de remettre en jeu chacune des idées préconçues qui, malgré moi, empêchaient ma propre pensée de se développer en accord avec mon être véritable et la vérité de l'instant présent.

Chacune de ces rubriques est précédée d'un commentaire succinct destiné à situer l'objet et son contexte, afin de permettre à chaque lecteur d'aller plus loin dans l'étude et la compréhension des aspects de ce petit livre blanc qui l'auront le plus intéressé. La plupart des références sont données en langue originale, mais des traductions en français ou dans d'autres langues sont souvent disponibles ; la qualité des traductions étant toujours perfectible, et leur durée d'exploitation étant souvent limitée par la nature des contrats de cession, je n'indique que ponctuellement l'existence d'une traduction donnée.

Sur la subjectivité de la science

Comment la science a-t-elle pu devenir doctrinale ? Cela tient à sa nature postulative : les postulats sont faits pour être réfutés s'ils sont incorrects, mais, si on ne les examine pas avec honnêteté, ils deviennent des points de doctrine – en cela, la science ne fait que prendre la suite de la religion. Par ailleurs, la façon dont on expose un problème induit sa solution : il y a exactement autant de réponses qu'il y a de manières de poser une même question, selon la sélection arbitraire de faits entrant dans le cadre d'un questionnement donné, en sorte que des cadres théoriques concurrents engendreront des interprétations différentes, et que la meilleure façon de laisser aux faits bruts leur objectivité est de ne pas les interpréter.

La science, comme tous les produits de la pensée humaine, reste donc en grande partie subjective : c'est pour ça que Thomas Kuhn (1922-1996) et sur ses traces Brian Martin (1947), sans oublier l'« anarchisme épistémologique » de Paul Feyerabend (1924-1994), ont amplement démontré que les théories dites scientifiques ne sont rien de plus que des systèmes de croyances, puisqu'elles ne sont pas réductibles à un examen rationnel de faits purement objectifs.

— Thomas Kuhn [1962], *The Structure of scientific revolutions*, Chicago, University of Chicago Press, enlarged edition 1970.

— Brian Martin [1979], *The Bias of science*, Canberra, Society for Social Responsibility in Science.

— Paul Feyerabend [1975], *Against method. Outline of an anarchistic theory of knowledge*, London, New Left Books.

Sur l'origine des schémas de pensée dominateurs

La nature ayant horreur du vide, la « médecine officielle » s'est engouffrée dans l'espace laissé libre par le déclin de la religion catholique, dont elle a pris la place avec son gourou fondateur au nom de prêtre (le bien nommé Pasteur), ses blouses blanches, sa doctrine dominatrice, ses examens inquisiteurs, et sa propension à faire la quête pour dépouiller les fidèles de leur argent.

Les remarquables ouvrages de Carlo Ginzburg examinent en détail, à partir de documents d'époque, comment la religion catholique a créé le mythe des sorcières en réinterprétant sous l'angle de sa démonologie des schémas de pensée populaire préexistants afin de s'imposer par la force, exactement comme le fait aujourd'hui la doctrine médicale dominante en créant de toute pièce des maladies imaginaires pour mettre en œuvre ses campagnes de vaccination obligatoire assorties de l'excommunication des réfractaires. La sacralisation d'un dogme passe toujours par la diabolisation des arguments adverses…

— Carlo Ginzburg [1989], *Storia notturna. Una decifrazione del sabba*, Torino, Einaudi.

— Carlo Ginzburg [1966], *I Benandanti. Stregoneria e culti agrari tra Cinquecento e Seicento*, Torino, Einaudi.

Sur les échecs systémiques de la science médicale

Malgré un investissement qui se compte aujourd'hui en milliers de milliards de dollars et des décennies de recherches infructueuses dans le monde entier pour trouver des remèdes au cancer et au sida, la doctrine médicale dominante n'a pu produire aucun traitement aidant la guérison des personnes affectées ; pire : les « traitements » proposés sont tellement toxiques qu'ils provoquent une mort beaucoup plus rapide et pénible à vivre que la « maladie » elle-même, tant pour le cancer que pour le sida, et toutes les études indépendantes et honnêtes montrent que les systèmes de dépistage ont l'effet d'augmenter sensiblement le taux de mortalité. J'ai pu également le constater autour de moi : quant au cancer, j'ai été témoin de l'assassinat de ma mère par les médecins, selon le protocole mortifère décrit par Mark Sloan dans son premier livre ; quant au sida, tous mes amis et connaissances qui ont recouru à des « thérapies » visant à éradiquer le VIH sont morts, alors que ceux qui ont refusé les traitements sont à la fois vivants et en bonne santé, même s'ils sont séropositifs depuis trente ou quarante ans… Face à une telle situation, tout scientifique digne de sa charge devrait humblement reconnaître que son postulat de départ est faux ; par ailleurs, toutes les personnes

concernées par ces questions de santé devraient retirer leur confiance aux médecins, puisqu'il est évident que les « remèdes » de ces gens-là sont pires que le mal et n'ont jamais guéri personne.

Le troisième grand échec systémique de la science est la vaccination comme « solution » aux maladies « infectieuses » : non seulement les gens vaccinés ne sont pas « protégés » et développent une forme plus grave de l'infection ciblée lorsqu'elle les affecte, mais les vaccins sont l'une des causes majeures du cancer et du sida, ainsi que des maladies auto-immunes et dégénératives, sans oublier l'autisme des jeunes enfants (la preuve absolue de cette corrélation est que l'autisme épargne largement les enfants non-vaccinés). Nous sommes tous différents et uniques par notre constitution et notre histoire personnelle : tout traitement médical de masse est donc voué à l'échec – et l'acte vaccinal en particulier, qui impose à tous le même traitement et la même dose sans tenir compte ne serait-ce que de l'âge et du poids corporel, transgresse le principe fondamental de toute médecine digne de ce nom, qui est de traiter chaque individu pour lui-même en tenant compte de ses spécificités.

Voici des ouvrages de synthèse particulièrement accessibles et passionnants, qui débattent sans a priori et surtout sans tabou des trois plus grands échecs systémiques de la science que sont le cancer, le sida et la vaccination :

— Mark Sloan [2018a], *The Cancer industry. Crimes, conspiracy and the death of my Mother*, Ontario (Canada), Endalldisease Publishing.

— Mark Sloan [2018b], *Cancer. The metabolic disease unravelled*, Ontario (Canada), Endalldisease Publishing.

— Rebecca Culshaw [2007], *Science sold out. Does HIV really cause AIDS ?*, Berkeley (California), North Atlantic Books.

— Docteur Éric Ancelet [1998], *Pour en finir avec Pasteur. Un siècle de mystification scientifique*, Embourg (Belgique), Éd. Marco Pietteur, 4e édition augmentée mars 2010.

— Docteur Christian Tal Schaller [2009], *Vaccins, un génocide planétaire. Édition augmentée : covid-19*, Ferrières (Belgique), Éd. Marco Pietteur, 3e édition augmentée novembre 2020.

Sur la véritable science

Au XIX^e siècle, Pasteur et Darwin égarèrent la science dans une impasse mortifère en misant toutes leurs recherches sur l'hypothèse désespérante de la vie considérée comme un combat entre ses différentes formes, dont l'enjeu serait la suprématie d'une espèce supérieure, en l'occurrence l'Homme au masculin majuscule.

Bienheureusement cette idée est fausse, puisqu'en réalité la vie est la recherche incessante d'une symbiose prolifique entre tous les êtres vivants, y compris les plantes et les animaux, ainsi que tend à le démontrer au fil du temps la véritable science, en particulier la physique quantique avec la notion de cohérence ; et, comme l'a si joliment formulé Antoine Béchamp en exergue à son ouvrage ci-dessous : « Rien n'est la proie de la mort ; tout est la proie de la vie ».

— Antoine Béchamp [1883], *Les Microzymas dans leurs rapports avec l'hétérogénie, l'histogénie, la physiologie et la pathologie. Examen de la panspermie atmosphérique continue ou discontinue, morbifère ou non morbifère*, Paris, Librairie J.-B. Baillière et Fils.

— Jules Tissot [1926], *Constitution des organismes animaux et végétaux. Causes des maladies qui les atteignent*, Paris, Au Laboratoire de Physiologie générale du Muséum d'Histoire naturelle.

— Jules Tissot [1936], *Constitution des organismes animaux et végétaux. Causes des maladies qui les atteignent. 2^e volume. Cause et nature de la tuberculose. Origine et nature du bacille de Koch. Source originelle des virus. Constitution élémentaire des tissus*, Paris, Au Laboratoire de Physiologie générale du Muséum d'Histoire naturelle.

— Jules Tissot [1946], *Constitution des organismes animaux et végétaux. Causes des maladies qui les atteignent. 3^e volume. Constitution anatomique de la matière vivante. Fonction bactérienne des êtres vivants. Virus des maladies autogènes et hétérogènes et leurs sources originelles. Preuves de l'inefficacité et des dangers des vaccinations actuelles*, Paris, Au Laboratoire de Physiologie générale du Muséum d'Histoire naturelle.

— Jacqueline Bousquet & Sylvie Simon [2003], *Le Réveil de la conscience. Dialogues sur une nouvelle vision du monde*, Paris, Guy Trédaniel.

Sur les alicaments

Compte tenu des problèmes évoqués dans les rubriques précédentes, les personnes qui éprouvent le désir légitime de vivre en bonne santé ont tout intérêt à acquérir les connaissances de base qui leur permettront de devenir les experts de leur propre équilibre, en commençant par l'alimentation et les alicaments :

— Anthony William [2016], *Medical Medium. Life-changing foods. Save yourself and the ones you love with the hidden healing powers of fruits and vegetables*, Carlsbad (California), Hay House [traduction française : *Medical Medium. Les aliments qui vont transformer votre vie. Comment éviter ou soigner les maladies grâce aux pouvoirs des superaliments*, Paris, Guy Trédaniel, 2018].

— Vincent Lauvergne [2007], *Manuel pratique de magie verte*, Genève, Éditions Ambre.

— Stephen Harrod Buhner [2006], *Sacred Plant medicine. The wisdom in native American herbalism*, Rochester (Vermont), Bear & Company.

— Stephen Harrod Buhner [2000], *Herbs for hepatitis C and the liver*, North Adams (Massachusetts), Storey Publishing.

— Stephen Harrod Buhner [2016], *Natural Remedies for low testosterone. How to enhance male sexual health and energy*, Rochester (Vermont), Healing Arts Press [revised excerpt from *Vital Man. Natural health care for men at midlife*, New York, Avery, 2003].

— Donald Yance [1999], *Herbal Medicine, healing and cancer. A comprehensive program for prevention and treatment*, Chicago, Keats Publishing.

Sur la reconnexion au vivant

S'il est vrai qu'une alimentation adaptée est une condition nécessaire à une bonne santé, il est vrai aussi qu'il ne suffit pas d'avoir une alimentation adaptée pour être en bonne santé. La reconnexion au vivant qui nous entoure, plantes, animaux et minéraux confondus, est une nécessité tout autant impérieuse et urgente.

— Jean Giono [1934], *Le Chant du monde*, Paris, Gallimard.

— Stephen Harrod Buhner [2004], *The secret Teachings of plants. In the direct perception of nature*, Rochester (Vermont), Bear & Company.

— Stephen Harrod Buhner [2014], *Plant intelligence and the imaginal realm. Into the dreaming of Earth*, Rochester (Vermont), Bear & Company.

— Stephen Harrod Buhner [1997], *One Spirit many peoples. A manifesto for earth spirituality*, Niwot (Colorado), Roberts Rinehart Publishers.

— Jacqueline Freeman [2016], *Song of increase. Listening to the wisdom of Honeybees for kinder beekeeping and a better world*, Boulder (Colorado), Sounds True.

— Kurt Forster [2013], *Mein Selbstversorger-Garten am Stadtrand. Permakultur auf kleiner Fläche*, Rastede (Deutschland), Ökobuch Verlag [traduction française : *La permaculture dans un petit jardin. Créer un jardin autosuffisant*, Paris, Ulmer, 2014].

— Vincent Albouy [2009], *Jardinez avec les insectes. Comprendre, prévenir, attirer et contrôler les invertébrés au jardin*, Escalquens, Éditions de Terran.

Sur la guérison

S'il est vrai que la maladie est en elle-même un processus de guérison, l'épreuve plus ou moins grande qu'elle représente appelle parfois, pour être surmontée, une prise de conscience de son sens aussi bien individuel que collectif. Le docteur Lewis Mehl-Madrona, qui a la particularité d'être à la fois médecin et

guérisseur, a une approche globale particulièrement parlante intitulée « médecine narrative » :

— Lewis Mehl-Madrona [2007], *Narrative Medicine. The use of history and story in the healing process*, Rochester (Vermont), Bear & Company.

— Lewis Mehl-Madrona & Barbara Mainguy [2015], *Remapping your mind. The neuroscience of self-transformation through story*, Rochester (Vermont), Bear & Company.

Sur l'écologie

Deux des plus grandes menaces pesant sur l'environnement sont d'une part l'ensemble des produits chimiques qui perturbent les messages hormonaux des plantes et des animaux, d'autre part l'agriculture qui détruit les sols de manière quasiment irrémédiable, et devrait donc être remplacée d'urgence par la permaculture associée à l'élevage des animaux nécessaires à la production d'engrais naturel rapidement renouvelable.

— Lierre Keith [2009], *The vegetarian Myth. Food, justice, and sustainability*, Crescent City (California), Flashpoint Press.

— Stephen Harrod Buhner [2002], *The lost Language of plants. The ecological importance of plant medicines to life on Earth*, White River Junction (Vermont), Chelsea Green Publishing.

Sur les légendes urbaines et les fake news

De tout temps, les rumeurs ont occupé une grande place dans la symphonie humaine. Selon les époques, elles ont pris des formes différentes : les anciennes croyances populaires ont cédé la place aux légendes urbaines, qui réutilisent les mêmes schémas en les appliquant au monde moderne. Comprendre comment ces nouvelles légendes naissent et se développent, notamment avec le support de la presse écrite et des médias audiovisuels, est fondamental pour une compréhension profonde de notre société.

Plus récemment, les gouvernements ont commencé à prendre le contrôle des médias pour tronquer, modifier et orienter l'infor-

mation : c'est le nouveau point faible de notre démocratie, qui dépend de l'information la plus complète, c'est-à-dire variée et contradictoire, pour permettre au citoyen de se forger une opinion par lui-même. Devenir conscient de l'uniformisation de l'information, et apprendre à devenir soi-même le journaliste de sa propre pensée, est une autre étape fondamentale au maintien de notre pouvoir de décision individuel.

— Paolo Toselli [1994], *La famosa Invasione delle vipere volanti e altre leggende metropolitane dell'Italia d'oggi*, Milano, Sonzogno.

— Johan Farkas & Jannick Schou [2020], *Post-truth, fake news and democracy. Mapping the politics of falsehood*, New York, Routledge.

Sur la langue

Pour nourrir une réflexion linguistique et poétique, voici d'abord un riche florilège d'expressions françaises imagées héritées de quatre cents ans d'imaginaire collectif, suivi d'une réflexion sur la fructueuse et complexe interaction des mots avec leur contexte, et enfin d'un exhaustif catalogue raisonné des mécanismes rhétoriques formant l'interface entre pensée et expression :

— Claude Duneton [1990], *Le Bouquet des expressions imagées. Encyclopédie thématique des locutions figurées de la langue française*, en collaboration avec Sylvie Claval, Paris, Seuil.

— Benoît de Cornulier [1985], *Effets de sens*, Paris, Aux éditions de Minuit.

— Heinrich Lausberg [1949], *Elemente der literarischen Rhetorik. Eine Einführung für Studierende der klassischen, romanischen, englischen und deutschen Philologie*, München, Max Hueber Verlag [adaptation italienne de sa proche collaboratrice Lea Ritter Santini : *Elementi di retorica*, Bologna, Il Mulino, 1969].

Sur le surnaturel

Le surnaturel est ce qui dépasse le langage ordinaire ; certains auteurs arrivent pourtant à l'évoquer avec naturel…

— Doctor Joe Dispenza [2017], *Becoming supernatural. How common people are doing the uncommon*, Carlsbad (California), Hay House.

— Arnaud Thuly [2014], *La Voie du mage. Bien débuter : entraînements préparatoires*, Balma, Alliance Magique.

— Deanna J. Conway [2009], *Guides, guardians and angels. Enhance relationships with your spiritual companions*, Woodbury (Minnesota), Llewellyn.

Graphisme : Serge Morand
d'après une maquette d'Anne Delobel
Photo recto : Yves-Ferdinand Bouvier
Photo verso : Vincent Morla

Imprimé en France par COPY-MÉDIA
Achevé d'imprimer en septembre 2021
Dépôt légal : octobre 2021

Ce petit livre blanc est fait pour tous ceux qui souhaitent réfléchir en profondeur sur la voie à prendre et les moyens à se donner en vue de reconstruire une société épanouissante plutôt que répressive, humaine plutôt qu'automatisée, joyeuse plutôt que désespérante, bref vivante plutôt que morte ; préparez-vous à reconnecter vos neurones et à retrousser vos manches, car, comme le dit si bien la chanson : « Le monde sera ce que tu le feras » !



Docteur en linguistique et auteur d'une trentaine de livres de littérature, Yves-Ferdinand Bouvier dévoile enfin ses talents de philosophe humaniste et élargit au passage le champ de la bioéthique avec ce livre blanc déroutant autant qu'indispensable : qui se plaindrait d'avoir les idées retournées comme rançon d'une façon de penser neuve et résiliente ?

9 791094 758182

PDF gratuit – Ne peut être vendu